

SOMMAIRE

Pierre Béarn | *Avant-propos* 3

Pierre Béarn par lui-même 7

LES AMIS DE PIERRE BÉARN

Andrée Chédid | *Pour saluer Pierre Béarn* 21

Sylvestre Clancier | *Hommage à Pierre Béarn* 23

Maurice Druon | *Pierre Béarn et le Zodiaque* 25

Jérôme Garcin | *Connaissez-vous Pierre Béarn ?* 27

Jean-Claude Lamy | *Le mystère de la vie* 31

Jean Laugier | *Un jeune homme de cent ans* 36

Pierre Moinot | *Cher Pierre Béarn* 37

Jordan Plevnes | *Pierre Béarn Prophète...* 38

Jean Rousselot | *Témoignage d'amitié* 43

Robert Sabatier | *Se revoir avant la fin* 45

Noël Véry | *Copain de toujours* 46

REGARDS SUR L'ŒUVRE

Brigitte Egger | *Messenger d'aujourd'hui* 48

Emmanuel Hiriart | *Couleurs Béarn* 54

Michel Bénard | *Les vibrations d'une voix* 59

Carine Bledniak | *L'écriture du paradoxe* 65

CHOIX DE POÈMES 68

QUELQUES FABLES 93

REVUE DE PRESSE 101

PIERRE BÉARN ET SON SIÈCLE 109

POÉSIE PREMIÈRE

Revue poétique et littéraire

Rédaction et administration
Éditions Editinter
BP 15 - 91450 SOISY-SUR-SEINE
Téléphone et télécopie : 01 60 75 21 44
www.editinter.net (webmestre : Emmanuel Hiriart)
Courriel : poesiepremiere@free.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO HORS SÉRIE : Pierre Béarn - Michel Bénard - Carine Bledniak - Andrée Chédid - Sylvestre Clancier - Maurice Druon - Brigitte Egger - Jérôme Garcin - Emmanuel Hiriart - Jean-Claude Lamy - Jean Laugier - Pierre Moinot - Jordan Plevnes - Jean Rousselot - Robert Sabatier - Noël Véry.

Abonnements

◆ Abonnement simple : 24 € (DOM et CEE : 29 €) pour 4 volumes (trois numéros de la revue + un ouvrage du catalogue Editinter). AUTRES PAYS : nous consulter.

◆ Abonnement complet : 34 € (DOM et CEE : 39 €) pour 6 volumes (trois numéros de la revue + trois ouvrages du catalogue Editinter). AUTRES PAYS : nous consulter.

Le numéro supplémentaire pour les abonnés : 5 € (DOM et CEE : 6 €)

◆ À l'unité : 9 € (DOM et CEE : 11 € - AUTRES PAYS : 15 €)

Paiement à l'ordre de EDITINTER (Chèque payable en France, eurochèque, mandat cash, mandat international).

Ces prix sont calculés TTC, incluant pour la France métropolitaine une TVA au taux de 5,5%.

Poésie/première est une publication des éditions Editinter
Siret : 411 546 393 00017 - APE 221 A - TVA FR 08 411 546 393
Siège social : 6, square Frédéric Chopin - 91450 SOISY-SUR-SEINE
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : ROBERT DADILLON
IMPRIMERIE CORLET NUMÉRIQUE - 14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU - 02 31 59 10 28
ISSN : 1259-4407 - ISBN : 2-914227-71-X
Dépôt légal : Mai 2002

Avant-propos

PIERRE BÉARN

Vous m'avez déjà offert, en 1996, avec l'aide de Michel Bénard, le grand honneur d'une trentaine de pages dans votre revue *Poésie Première*, et voici qu'à l'occasion de mon centenaire, vous m'ouvrez, une fois de plus, la porte du bonheur de pouvoir s'exprimer.

Je n'ai pas changé depuis 1996, je suis toujours un homme sans âge, comme dit ma secrétaire Brigitte Egger.

Je continue d'être quasiment libre, c'est-à-dire, n'appartenant à aucun parti politique ou social. La liberté, hélas, conduit obligatoirement à la solitude. Solitaire, je suis à peu près totalement inconnu des mass-média, malgré mes 320 fables. Les grands critiques d'autrefois, Thérive, Jaloux, Thierry Maulnier, etc. etc., qui m'honoraient, sont morts. À notre époque où on lit de moins en moins, il est difficile de se faire une renommée. Je pensais que mes « 300 fables d'aujourd'hui », publiées chez Editinter, m'imposeraient. Une erreur (momentanée, je l'espère). Quant à mes 3 livres chez Gallimard, 3 chez Fayard, 2 chez Grasset, c'est comme s'ils n'étaient pas parus.

J'appartiens toujours, depuis 32 ans, au Comité directeur de la Société des Gens de Lettres et, depuis plus longtemps encore, à l'Association des écrivains de langue française, dont je suis devenu le Président d'honneur. Mais j'ai dû abandonner le *Mandat de Poète*, en 1999, qui me permit, durant 49 ans, de venir au secours d'une centaine d'écrivains malades, oubliés ou devenus, plus ou moins, dépourvus d'argent; et ma revue *La Passerelle*, en 1987, que j'écrivis seul pendant 18 ans, soit environ 3000 pages. Je n'en pouvais plus d'écrire seul et de porter à la poste des milliers de lettres et d'exemplaires, car je tirais ma revue à 1200 exemplaires, avec 850 abonnés.

Mais, le troisième volume de mes œuvres complètes en poésie *L'Arc-en-Ciel de ma Vie* vient de paraître pour mes 100 ans. Il contient, outre mes *Passantes* et mes *Dialogues de notre*

Amour de nombreux poèmes inédits et 19 fables écrites l'an dernier.

L'Association de mes Amis, (à raison de 2 Cahiers par an, *La Nouvelle Passerelle**) en est à son cinquième numéro, toujours écrit par moi, à 99 ans. Cela prouve que j'ai encore la chance inouïe d'écrire et d'être un homme sans âge, lequel est encore capable de lire sans lunettes.

Durant les années 1990, ma vie littéraire a connu des récompenses, en partie officielles, du fait que,

1. François Mitterrand, admirateur des *Dialogues de notre amour*, m'accrocha la Légion d'Honneur à l'Elysée, en 1990.

2. grâce à Jacques Pauvert, en 1993, mon anthologie commentée de *L'Érotisme dans la Poésie Féminine* (470 pages) a paru aux éditions Terrain Vague.

3. l'Académie française, en 1995, m'accorda le *Grand Prix de la Poésie* pour l'ensemble de mon œuvre.

4. ayant confié à Roger Gaillard ma tristesse créée par le refus des grands éditeurs Nathan, Gallimard, Grasset, Flammarion, etc. etc., de publier mes fables, il en parla dans un numéro de sa revue *LE CALCRE*. Dès sa parution, un universitaire m'assura, par lettre, qu'il était prêt à les publier, à ses frais; c'était Robert Dadillon. Depuis la parution de mes premières fables aux éditions Saint-Germain, je n'avais publié que trois plaquettes de plusieurs dizaines de fables, en édition artisanale. Et voilà que, en 1995, 184 fables étaient mises en vente par les éditions Editinter, comme toujours, magistralement présentées.

J'avais trouvé un éditeur idéal, lequel n'hésita guère à publier l'ensemble impressionnant de mes manuscrits en panne, c'est-à-dire,

- une réimpression (la cinquième), des *Dialogues de notre Amour*,

- 30 fragments de foule marchant vers le Jugement Dernier, illustrés par moi-même

- Dix poignées de nouvelles fables, illustrées par Arfoll, et enfin,

- mon œuvre complète en poésie :

Tome I : *L'Arc-Ciel-de ma Vie* (304 pages)

Tome II : *300 Fables d'aujourd'hui* (170 illustrées par Arfoll),

Et, le troisième et dernier qui vient de paraître, où s'imposent l'amour et les aventures érotiques.

En 2001, j'ai eu la bouleversante surprise, car je ne m'y attendais pas, de devenir, grâce au Ministre de la Culture, Mme Catherine Tasca, *Commandeur des Arts et des Lettres*.

Reste la PROSE. J'ai présenté cinq manuscrits à de nombreux éditeurs. Que ce soit mes fables, mon roman *À bord d'un vaisseau fantôme*, deux volumes de nouvelles, plus un autre, sur les aventures charnelles d'un jeune couple, tous furent refusés par une quinzaine d'éditeurs parisiens. J'ai l'impression que la plupart ne furent pas présentés aux Comités de Lectures. Seul mon âge s'imposa!!! C'est-à-dire, qu'on n'a rien à attendre, financièrement, d'un vieillard, présumé gâteux. Ils oublient que ce n'est pas l'âge d'un auteur qui compte, mais son œuvre, car, pourquoi continuer de publier des écrivains qui sont morts depuis longtemps ?

Mes 300 fables (320 aujourd'hui, car je continue d'en écrire), – et, dernièrement, Jean d'Ormesson m'a dit qu'elles étaient aussi amusantes que les autres, à cause de leur humour, – devraient faire de moi le La Fontaine du XX^e siècle, comme l'assure le Grand Album de Nathan dans sa Collection des Classiques de la Fable. Bien entendu, cet espoir fait rire un tas de vaniteux qui n'ont jamais lu La Fontaine.

Je suis le seul vivant, dans cet Album des Grand Classiques de la Fable, au milieu de La Fontaine, Fénelon, Florian....

Encore faut-il entrer dans les Livres de poche et surtout dans ceux de l'Enseignement. Pour cette consécration il me faut mourir. Jusqu'ici, la Mort a perdu mon adresse, et, si elle ne m'a pas quitté de l'œil, elle a certainement constaté que j'étais heureux de vivre, et qu'elle avait d'autres portes à fermer que la mienne.

L'attitude, voire le mépris des éditeurs à mon égard est relativement incompréhensible. Ils ne tiennent pas compte de l'augmentation de la longévité, en partie, grâce aux médecins, aux chirurgiens, aux laboratoires. Je suis un des premiers à en profiter, mais, très rapidement, la longévité va s'imposer. Déjà, il est difficile de donner un âge à n'importe qui.

Leurs visages ont tendance, de plus en plus, à garder une certaine jeunesse, basée, la plupart du temps, sur ce qu'ils sont

devenus, grâce à leur santé ou à leur talent, à l'art de la chirurgie esthétique, ou, plus simplement, parce qu'ils ont la peau grasse qui n'accepte pas l'invasion des rides.

Le 15 juin prochain, mes cent ans vont fatalement m'imposer comme le premier écrivain professionnel à avoir cent ans. Jusqu'ici, le plus vieux était Fontenelle qui mourut à 99 ans, 10 mois, 15 jours. En France, aucun écrivain, de tous les temps, n'est parvenu à pénétrer dans le mur des impitoyables 100 ans.

Heureusement, je ne suis pas un vaniteux. Cela m'amuse.

* Association Les Amis de Pierre Béarn 60, rue Monsieur le Prince - 75006 Paris.

Adhésion et abonnement à *LA NOUVELLE PASSERELLE* : 31 Euros.

Pierre Béarn

par lui-même

Lorsque, en septembre 1951, le capitaine Bougrat m'annonça qu'il partait en Afrique à la tête d'une mission militaire, je dis étourdiment « Tu m'emmènes ? » Il répondit aussitôt d'une voix nonchalante, difficile à prendre au sérieux : « Pourquoi pas ? » Quatre mois plus tard, il revenait : « C'est fait, me dit-il, on part dans quinze jours. – On part ? Mais pour où ? – En Afrique, et pour six mois. » Ce départ brutal, c'était l'abandon de tout ce que j'aimais, et plus particulièrement de mes émissions poétiques à la Radio, que j'avais eu tant de mal à obtenir et que je m'acharnais à défendre car elles me permettaient de faire venir à mon micro hebdomadaire des poètes vivants et peu connus pour la plupart (63 dont Hardelet qui n'avait encore rien publié !). Mais l'aventure ne se discute pas ; elle s'impose à l'improviste ; et il n'est pas question de la refuser lorsqu'on est un homme. C'est ainsi que je devins l'attaché de presse de la mission Afrique, laquelle était militaire, c'est-à-dire à buts mal définis ou multiples, et dont je n'ai jamais bien compris l'essentiel qui était peut-être d'essayer la jeep française Delahaye sur les pistes les plus défavorisées du Sahara et de l'Afrique noire.

Être disponible, voilà le secret de la jeunesse.

Je suis né à Bucarest, en Roumanie, par la faute de ma mère qui s'ennuyait trop à Paris, où mon père l'avait abandonnée enceinte, après l'avoir séduite lorsqu'elle avait seize ans. Mon père était alors chef cuisinier de Marguiloman, Premier Ministre roumain. Cuisinier de grande classe, il n'acceptait alors que des postes de prince. Il avait vingt ans de plus que ma mère, étant né à Montereau le 16 mai 1864, tandis que ma mère, Cécile Dupant, naquit à Nogent-sur-Seine le 1^{er} décembre 1884. Ils se marièrent à l'ambassade de France de Bucarest, le 28 mai 1902, dix-sept jours seulement avant ma naissance. J'ai vécu les quatorze premiers mois de ma vie à Bucarest.

Mon père était un brutal ; il m'éleva rudement, et il fit bien ; je devais être insupportable. Lorsqu'on m'enfermait dans les cabinets, je tirais inlassablement sur la chasse d'eau. Hélas, il n'était pas que brutal : il jouait aux courses, où l'héritage de ses parents fut dilapidé avec le reste. Ayant été empoisonné, aux Indes, par les cuisiniers indigènes d'un maharaja en vue de prendre plus rapidement sa place, mon père était sujet à de brusques accès de fièvre et de misanthropie. De grand cuisinier de maison bourgeoise, il tomba bientôt au rang des « extra » ; le mot dit bien la fonction.

Mon enfance est peuplée de faisans à longue queue que mon père rapportait tous les lundis, à la suite des repas de retours de chasse ; mais l'argent filait aussitôt sous les sabots bien organisés des chevaux de courses. Contrainte de travailler, ma mère – petite femme brune aussi jolie que courageuse – devint vendeuse dans une charcuterie : le pire des métiers. Nous l'attendions tous les soirs, ma sœur et moi, sous la table de notre salle à manger, dans un petit appartement, 9 rue de Tocqueville, dans le XVII^e. Après quoi, mon père se mit à vendre des frites, place des Bourguignons, à Asnières, jusqu'au jour où le feu calcina ses trois marmites. Du boulevard Voltaire à Asnières, où ma mère était devenue concierge, nous émigrâmes à Saint-Ouen, dans une rue qui portait aussi le nom de Voltaire.

C'est sur la zone, au bas des fortifications de Paris que se transforma mon enfance de petit bourgeois en gosse du peuple qui doit lutter pour survivre.

Tocqueville, Voltaire, Voltaire..., mon père n'était pourtant pas un lettré. Né d'une haute famille de propriétaires terriens qui se faisaient peindre par des « artistes » sur deux mètres carrés de toile, il ne devait avoir que son certificat d'études ; ce qui n'était pas si mal en ce temps-là.

Entre-temps, mon père s'était installé restaurateur à l'angle de la rue du Roi-d'Alger et de la rue Neuve-de-la- Chardonnière, près de la porte Clignancourt. C'est dans ce restaurant d'ouvriers que je fis la première rencontre importante de ma vie : Yves le Boulanger, un lutteur de foire. Il m'apprit l'argot, et je me mis à écrire des poèmes dans cette langue, en déformant Victor Hugo que je venais de découvrir.

La clientèle de mon père ? Des débardeurs, des chiffonniers, des bons à tout faire, des bateleurs, des lutteurs de foire,

des pipelets, des douaniers, la bande à Bonnot. Entre deux bouchées, la langue parlée n'était pas le français mais l'argot. J'avais acquis, dès mes neuf ans, une certaine habileté à marier entre elles les expressions qui couraient alors les rues. C'était avant la guerre de 14, je vivais à ras de trottoir, émerveillé de vivre. Il faut dire qu'en ce temps-là, Paris était encore une ville fortifiée, cernée par de hautes et profondes fortifications à la Vauban. Les barrières de Paris étaient peuplées de douaniers experts en l'art de retrousser les jupes des ménagères dans les tramways afin d'y découvrir, dans leurs filets, les marchandises achetées dans la banlieue à meilleurs prix et qu'ils étaient chargés de taxer. Les voitures à essence qui allaient devenir les fameux taxis de la Marne étaient contraintes de stationner aux grilles d'entrée afin de permettre la vérification du litrage de leur carburant. Ils recevaient alors un certificat attestant le contenu de leurs réservoirs, un contenu qui devait, à peu près, rester le même à l'entrée comme à la sortie. Souvent de la caserne Clignancourt, nous venait un appel sentimental auquel aucun gosse de ce quartier pouilleux ne pouvait résister : l'orchestre ambulante des clairons et des tambours. Tous alors nous courions emboîter le pas des soldats en pantalons rouges qui défilaient derrière le drapeau de la France, au rythme de la musique, avant de s'en aller singer la guerre (toute proche) dans l'herbe jaunie des fortifs. Mon père m'avait, au préalable, amplement dressé. Il me battait pour que je lui ressemble. Il m'obligeait à porter des faux cols en celluloid et des cravates à pois multicolores afin de faire naître autour de moi la raillerie et, dans mon cœur, la haine de la parade et des signes extérieurs de l'aisance. D'où mon goût pour les vêtements de velours et les chandails des charpentiers de l'époque, alors que j'étais devenu, dans les années trente, bouquiniste au Quartier latin. J'ai poussé le défi jusqu'à recevoir les clients en sabots.

Lorsque j'ai troqué mes culottes courtes contre un pantalon long, j'ai dû dire : « A moi la vie ! » mais ce n'était pas à la façon d'un gosse de riche qui reçoit une Alfa-Roméo pour ses vingt ans. Moi, pour une rondelle de roudoudou chez l'épicier, je devais éplucher un seau de pommes de terre avant de partir pour l'école. J'ai pris, dès ce temps-là, l'habitude de vivre en solitaire. Très vite, dans les rues populaires d'Asnières, de

Saint-Ouen et du quartier Clignancourt où mon enfance montait en graines, j'ai compris qu'être un homme c'est d'abord savoir inspirer la crainte, le respect. Que serais-je devenu, fils de commerçants, dans la foule des petits roquets de la Barrière si je n'avais compris qu'il fallait très vite rendre les coups et créer la crainte de ceux qui allaient suivre? Petits et grands, nous vivions dans les ruisseaux, comme des chiens dont il sera toujours assez tôt de supporter la présence. On ne rentrait que pour la soupe. Le cinéma existait déjà : Rigadin, Max Linder, la Dame aux dents blanches, les Mystères de New York ; mais le vrai cinéma, c'était dans la rue. Chaque soir, les femmes se chargeaient d'offrir gratuitement des cavalcades de démenche et de crêpage de chignons. Et puis, l'effervescence se calmait car le cirque aux rats se mettait en place au bord des trottoirs. Des ratières se dressaient, de place en place, au-dessus d'une meute de chiens affolés. On les secouait et les rats finissaient par tomber et promptement déguerpir. Quel cirque ! Toutes les commères du Roi d'Alger et de la Chardonnière oubliaient leur rancune. On leur présentait les ratières comme des cages de luxe dans les concours de beauté des perroquets : « Admirez mes oiseaux des îles, mes rats dodus, mes rats musclés ! » Et les rats devenaient aussitôt des oiseaux des îles possédés par la peur et qui, secoués, comme de la salade, dans les ratières, finissaient par bondir et fuir dans une multitude de sillages qui rendaient fous les chiens et les femmes. Quel cirque. Et comment ne pas en être marqué ?

Une nuit, las de vivre battu, j'abandonnai ma famille en fuyant par la fenêtre. J'avais dix ans et, déjà, la volonté de vivre libre. Dehors, un gosse m'attendait ; et nous entreprîmes de rejoindre Nantes, à pied, pour devenir mousses ! Crevant rapidement de faim et de fatigue, nous revînmes trois jours après, cramponnés au cul des tramways de la ligne Versailles-Louvre. Vaincus, mais avec l'orgueil de n'avoir pas été repris par les gendarmes. Durant cette fugue, j'ai appris que les légumes ne poussaient pas chez les épiciers !

Mon premier métier ne dura que deux mois. Pour connaître la mer, j'avais accepté d'être groom dans le manège de ma tante à Cabourg ; manège qu'elle transformait peu à peu en garage puisque les gens riches de ce temps-là (1912) abandonnaient déjà leurs chevaux de race pour les chevaux-vapeur de

l'industrie. Mais de très belles cavalières, que ma tante, grande dame, traitait cavalièrement, venaient encore de Paris à cheval, par la route.

Côté lectures, je dois beaucoup à mon instituteur de troisième, homme étonnant qui entraînait sa classe tous les jeudis à la connaissance d'un musée, à l'escalade de la tour Eiffel, au voyage circulaire dans les wagons de la grande roue, au château de Versailles, au tombeau de Napoléon, etc. Il me fit aussi connaître Loti et Farrère, Leconte de Lisle et Hérédia, car il était également passionné de poésie.

A la veille de la guerre, mon père vendit son restaurant minable pour aller s'installer dans les beaux quartiers de Paris. Sans doute avait-il entrepris une sorte de remontée sociale; mais, comme il manquait d'argent, il n'avait guère fait que changer de quartier. En 1914, le 36 de l'avenue de Malakoff, dans le XVI^e arrondissement de Paris, à deux cents mètres du Trocadéro, était constitué, en profondeur, par une ruelle mal pavée bordée de masures; sorte de village usé, obstinément pauvre, dans un quartier de plus en plus riche. Le restaurant de mon père prolongeait, en façade sur l'avenue, cette impasse. Un des premiers clients, me voyant le nez dans des livres à longueur de soirée, me prit bientôt comme élève du soir. Professeur rayé des cadres pour s'être trop occupé de politique, il était tombé au rang de commis chez Bouffanais, un marchand d'étoffes de la rue de Longchamp. Quelque temps plus tard, il me fit connaître son fils : Pierre Véry, un gamin de deux ans plus vieux que moi, futur auteur des *Disparus de Saint-Agil*, de *Goupi mains rouges* et d'une cinquantaine de romans de mystère.

Passionné de vélo, j'entraînai très vite Pierre Véry sur les routes et nous connûmes, durant plusieurs années, l'ambition de gagner à la fois le prix Goncourt et le tour de France cycliste ! Je n'ai pas honte de cette déraison qui nous grandissait hors de mesure.

Puis brusquement mon père se suicida, écœuré par la guerre. Pour soutenir ma mère restée veuve avec trois enfants, je devins livreur de bière, apprenti mécanicien, ouvrier d'usine, vendeur à la sauvette, commis d'architecte dans les ruines du village de Bettencourt; enfin sténodactylo.

Lorsque ma mère mourut le 12 mai 1921, j'éprouvai brus-

quement la sensation d'être un homme seul, c'est-à-dire cerné d'ennemis et de dangers. Heureusement, il me restait Pierre Véry et la poursuite de nos rêves. C'est ainsi que tout naturellement nous en vîmes à vouloir réaliser une idée merveilleusement déraisonnable : aller vendre du vin aux Indes ! J'étais alors, il est vrai, secrétaire des restaurants Ramponneau.

Fort bien pourvus d'espérances, mais aussi d'échantillons de vins et d'alcools, avec une mallette bourrée de prospectus et de tarifs, nous débarquâmes, un matin de mai 22, à Marseille, pour nous installer dans une chambre providentielle, à « l'Hôtel des Hommes », derrière la place de la Bourse. L'enseigne était déjà une réussite, bien que ce fût alors celle d'un hôtel timide, au carrefour d'un groupe de maisons attardées là comme des vieillards.

Le lendemain, dès l'aube, l'aventure nous envoyait deux policiers en civil pour vérifier si nous n'étions pas des insoumis en fuite ; mais nous venions, Pierre et moi, d'être ajournés pour insuffisance de tour de poitrine. Le vélo nous avait donné cuisses robustes et beaux mollets, mais pas de pectoraux. Nous étions des mal-poussés.

L'achat du ticket de train Paris-Marseille avait réduit de moitié notre pouvoir d'indépendance. Nous ne pouvions espérer vivre plus de quatre semaines, et d'une manière précautionneusement étriquée par de savants calculs, à la manière des naufragés sur une île. A cette époque-là, un jour avait pour nous la longueur d'une semaine.

Puisqu'il n'était pas question de payer notre passage sur un paquebot pour les Indes, deux solutions se présentaient : voyager à bord clandestinement – ce que devait réussir un autre disparu de Saint-Agil, Georges Ninaud, pour gagner New York – ou se faire embaucher comme manœuvres sur un navire en partance. Cette dernière solution ayant prévalu, nous assiégeâmes les compagnies de navigation de Marseille.

L'échec vint de ce que nous étions trop déterminés à gagner les Indes ; c'est-à-dire, visiblement, à désertir dès Chandernagor, Pondichéry ou Calcutta ; peu importait le port pourvu que nous ayons les Indes ! En outre, les bureaucrates ne parvinrent jamais à admettre que nous étions incapables de payer nos envies avec de l'argent. C'est alors que nous commençâmes de vivre, Pierre et moi sur nos échantillons de vins et d'alcools, n'achetant plus que du pain, pour compléter.

Trois semaines plus tard, nous étions toujours à l'« Hôtel des Hommes » le ventre aussi creux que l'imagination. Que faire? Il n'était pas question de revenir à Paris.

Brusquement, tout se régla : on offrit à Pierre Véry une place de garçon de cuisine sur un cargo en partance pour Séville et Casablanca, et je pris un engagement de trois ans dans la Marine de guerre. Mon premier navire fut un cuirassé de 24000 tonnes, le *Jean Bart* que je rejoignis à Constantinople. 900 hommes d'équipage! Heureusement, un lieutenant de vaisseau me surprit écrivant un poème, debout, sur une des parois de blindage. Un poème! mais que faisiez-vous dans le civil? sténodactylo? Mais c'est un métier de femme! Oh oui, mais cela me permettait d'écrire au plus vite et de m'imprimer! Bref, ce métier me permit de devenir bientôt le secrétaire de l'amiral qui commandait l'escadre française d'occupation des Dardanelles, et très vite une sorte de privilégié haïssable pour l'équipage. Alors, je fis venir du journal *L'Auto*, des gants de boxe et m'entraînant chaque matin avec un jeune boxeur amateur sur le spardeck, une bonne heure avant le réveil, j'obtins le respect et la paix.

Lorsqu'en 1925 je revins à Paris, où m'appelaient des forces plus puissantes que celles des évasions rudimentaires, Pierre Véry était devenu bouquiniste, 52, rue Monsieur-le-Prince au quartier Latin.

L'écriture restant mon souci, c'est tout naturellement qu'après de longs mois passés à m'accommoder de vivre dans des métiers du genre barman, sommelier, de nouveau secrétaire des restaurants Ramponneau, gérant de brasserie des Coopérateurs de France, courtier en publicité, etc., je devins l'échotier gastronomique de *La Semaine à Paris* puis son secrétaire de rédaction jusqu'au jour, fort malencontreux, où j'oubliai de modifier la date sur la couverture du prochain numéro, à la grande colère de son directeur Charles de Saint Cyr.

La gastronomie étant alors florissante, Curnonsky, qui n'était pas encore Prince des Gastronomes, me prit pour secrétaire et je l'aidai, durant plus d'un an, à rédiger une fois par semaine la page gastronomique de *Paris-Soir*. Il écrivait l'éditorial, je remplissais le reste. Cela dura jusqu'au moment où Alexis Caille ayant abandonné la direction, nous vîmes apparaître un petit jeune homme du nom de Pierre Lazareff, suivi d'une poignée de maigrichons ambitieux dont le désir secret

était de badigeonner avec du sang la une de notre *Paris-Soir*.

Heureusement, j'étais aussi devenu critique d'art, n'y entendant pourtant rien, dans un quotidien du matin : *Paris-Press* où toujours accrocheur et solitaire, profondément orgueilleux sans doute, je rédigeai seul, du 18 avril 1929 au 25 juillet 1930, une page entière sur les Arts. Mais, toujours ponctuel, un matin, nous vîmes apparaître le même petit jeune homme avide de « sang à la une », suivi d'une équipe de maigrichons à peine différente, qui nous chassa paisiblement de nos tables. Le propriétaire de ce *Paris-Press* des années trente possédait également *La Presse*, de Montréal. Il ne nous payait plus depuis six mois ; mais ce potentat canadien ne dut pas davantage payer Lazareff, car *Paris-Press* mourut quelques mois plus tard.

Sans argent, pour en avoir trop longtemps espéré venant du Canada, j'en fus bientôt réduit à l'emprunt. J'ai connu beaucoup de tapseurs dans ma vie : Maurice Sachs, Pierre Berger, André de Richaud, notamment, qui pratiquaient assidûment ce métier déprimant et, très aléatoire, dont les règles sentimentales sont quasiment impérieuses. Je n'avais pas la manière. Heureusement je me souvins que durant ma fugue enfantine, aucun boulanger n'avait refusé le morceau de pain que je quémandais. Je refis l'expérience en faux col, avec la même réussite ; les hommes me donnaient du pain rassis ; les femmes, des croissants. J'ai vécu de cette façon plus de huit jours avant de découvrir la vaste entreprise de boustifailles des Halles où je devins un joyeux et efficace homme de peine ; puis, Pierre Véry, que le cinéma fascinait, s'apercevant par ailleurs que ses deux meilleurs amis, Georges Ninaud et moi, étaient dans la misère, nous vendit à crédit sa bouquinerie.

C'est ainsi que je devins bouquiniste, le plus merveilleux métier du monde, 52, rue Monsieur-le-Prince. En 1933, à la veille de la guerre, cette boutique étant devenue trop petite (on achète cent livres, on en vend quarante) j'eus l'audace d'acheter, quelques mètres plus loin, au 60, une épicerie de luxe que les rigueurs du temps avaient réduite à la faillite. Le notaire en voulait vingt mille francs 1938 ; je les avais tout juste mais restaient à régler les frais, les six mois de loyer d'avance, etc. Un libraire suisse, Otto Hafner, de la maison Steichert de New York, m'offrit alors vingt mille autres francs de main à la main,

sans intérêts, sans même un reçu.

Cette boutique était immense; je la fis malencontreusement couper en deux et mon ami, José Corti, l'éditeur des Surréalistes, s'installa dans l'autre moitié, tout à fait au fond, sur la cour.

Cette épicerie avait une histoire qu'André Billy signala dans *Le Figaro littéraire* quelques années plus tard. C'est là, en effet, que Balzac achetait ses chandelles et son café, à l'enseigne du Mortier d'argent que, dans ses romans, il situe place Saint-Michel; mais cette place occupait autrefois le carrefour Edmond-Rostand, à l'entrée du jardin du Luxembourg, c'est-à-dire à quelques mètres de là. Billy signale également que j'avais conservé les casiers et les meubles de l'épicerie et même la caisse en bois sculpté où Balzac alignait sa monnaie pour ses achats. La maison porte le millésime 1629 sur ses poutres dont la plus importante a failli se rompre sur ma tête vers 1950. Au XVIII^e siècle, la marquise de Pompadour venait chez moi faire moudre son cacao dans une mécanique qui resta posée sur ma caisse jusqu'en 1937, mais qu'on ne me vendit pas avec le fonds.

La proximité du boulevard Saint-Michel me contraignit bientôt à devenir également libraire de neuf. On me demandait sans cesse Gide, Claudel, Proust, Péguy, dont je n'avais jamais, d'occasion, les titres les plus demandés. J'ai fini par avoir en « neuf » tout Gide, tout Claudel, tout Proust, tout Péguy. Grave erreur, et qui achevait de me ruiner, car la guerre était proche, et l'on se mit à me demander Martin du Gard, Alain Fournier, Paul Morand, etc.

L'écriture, ce n'est pas obligatoirement un métier d'homme riche mais, à coup sûr, ce n'est pas un divertissement de pauvre. J'ai payé ma joie d'écrire par de nombreuses années de travail intense. Je n'ai rien écrit de valable durant mes temps de vulnérabilité. On n'a pas envie d'écrire lorsqu'on a faim. D'où, sans doute, que mon œuvre est tardive, et mal orchestrée.

J'ai tapé sur beaucoup de clous, sans parvenir à les enfoncer ou à me restreindre. J'ai été tour à tour : écrivain gastronomique; critique d'art; romancier de la mer; romancier d'anticipation; écrivain populiste, exotique, éducatif; poète de la mer, du monde ouvrier de l'Afrique; homme de radio; conférencier; fabuliste; enfin poète de l'amour. Pourquoi me serais-je amputé? Je n'ai jamais voulu faire « une carrière ».

Dès lors, pourquoi se plaindre d'une certaine méconnaissance du monde littéraire à mon égard ? Je n'ai pas voulu jouer le jeu. Tant pis pour moi. Pour réussir, il faut se spécialiser. Il est vrai que, durant 40 ans, je n'ai été que "le libraire qui écrit" donc un être malfaisant puis, avec ma revue *Passerelle* que j'écrivis seul durant 18 ans : un égoïste.

Toute ma vie, je n'ai eu qu'un seul souci : être libre ! Cela aussi se paie.

Et puis il y a, dans tout ce que j'ai écrit, un côté sentimental qui n'est plus à la mode. « Vous semblez croire, m'écrivit à plusieurs reprises Jean Paulhan, que la sincérité suffit... » A coup sûr, pas pour pénétrer dans le sommaire de la *Nouvelle Revue Française* !

La sincérité est-elle un défaut ? Certes. Mais comment ne pas être direct et sincère lorsque la vie vous contraignit à conquérir ce que d'autres reçoivent dès leur naissance ? J'ai connu mes premières misères d'homme à l'âge où d'autres en sont encore à sucer du roudoudou. J'ai connu la solitude, en culotte percée, dans le brouhaha surpeuplé du marché aux puces, à Saint-Ouen, les cours du soir, parmi les disputes des joueurs de cartes dans le bistro de mon père ; la sexualité, par le trou des serrures. J'ai tout acquis, et pratiquement tout appris, seul. Orgueilleux orphelin, j'ai constaté très vite que je n'étais nulle part à ma place, nulle part heureux, sinon lorsque j'étais seul. Ce n'est pas une bonne politique pour réussir. Mais réussir à quoi, au bout du compte ? La réussite, c'est ce que l'on donne ; ce n'est pas ce que l'on reçoit. C'est aussi la synthèse de l'amour.

J'ai toujours écrit avec l'espoir qu'un jour ou l'autre ceux qui vivent sur les mêmes longueurs d'ondes que moi me recevraient d'une façon toute simple, en direct. Si mes poèmes sont marqués souvent de désespoir, du moins leur cruauté n'est pas négative. Mon scepticisme est viril. Certes, je reste convaincu de l'absurdité du monde ; persuadé que les hommes n'étant pas perfectibles aucune porte de sortie ne peut s'ouvrir pour eux, sinon des échappées provisoires et dérisoires vers des oublis dont la saveur devient vite amère. « Il n'y a rien à attendre » dit un de mes marins fantômes à la fin de *L'Océan sans espoir* ; mais c'est une opinion d'homme fatigué d'attendre ; une philosophie que Samuel Beckett développera, plus tard, dans son fameux *En attendant Godot*. Le personnage qui

donne à mon roman cette conclusion déprimante n'en prendra pas moins son quart de veille, quelques minutes après, à la barre de son voilier fantôme. C'est cela être un homme.

Je peins le monde humain tel que je le vois : fourbe, laid, vaniteux, stupide ; mais pitoyable ; et je continue de l'aimer tout en le détestant.

L'amour et les femmes ne m'ont pas sauvé ; les quelques amis que j'ai (et qui m'ont choisi) ne m'ont pas sauvé ; la beauté du monde, la mer, le Sahara, ne m'ont pas sauvé ; mais rien de ce que j'ai vu d'horrible : la trahison, l'injustice, la misère, la guerre, ne m'a moralement détruit.

J'ai perdu beaucoup de temps à écrire des romans qui n'ont pas paru, des livres alimentaires, des articles pour mieux vivre ou, plus simplement, pour dire ce que je croyais avoir à dire : 23 ans de critique littéraire dans un quotidien suisse, où j'ai fait connaître aux Suisses du Valais dans 1 180 articles environ 3 000 livres français. Je me suis cru romancier ; je ne l'étais pas ; mais je regrette de n'avoir écrit que deux livres de nouvelles sur les dix dont j'avais établi le plan ; car j'étais vraiment fait pour peindre, rageusement, les instants cruciaux de la vie des hommes. La brutalité d'une nouvelle était dans ma nature ; également sa concision. Une nouvelle, pour moi, c'est un abcès brusquement mis à jour et qui éclate dans les dernières lignes.

Dans mon roman fantastique, *L'Océan sans espoir*, j'ai tenté de projeter l'aventure humaine dans un au-delà comprimé par deux mots par quoi l'humanité se condamne : l'éternité, l'infini ; les hommes devenant une population de mains énormes face à un groupe de crânes massifs se déplaçant sur une multitude de pattes infinitésimales. Les manuels, les intellectuels.

Ce roman, et mes nouvelles des *Oiseaux sont ivres* et de *Misères* forment l'essentiel de ma façon de réagir et de me venger de l'Imperfection. Mes poèmes les complètent sur un plan plus intime, en direct dans l'impudeur ; car l'exercice poétique est essentiellement et nécessairement impudique. Le poète a l'œil interne ; le romancier l'œil externe. Le poète écrit avec son sang, non avec celui des autres.

Ce qui m'inquiétait, le soir de mars 68 où j'achevais d'écrire l'avant-propos (une sorte de bilan sentimental) qui allait entrer, grâce au grand éditeur Pierre Seghers, dans la célèbre collection des Poètes d'aujourd'hui, c'était de lui trouver l'apparence d'un testament, alors que je n'avais pas du tout envie

de précipiter ma voiture du haut de la falaise de Pourville (bien que toujours tenté de le faire, y pensant, trouvant le geste à ma mesure) ou d'utiliser ce revolver avec lequel mon père se donna la mort et que je garde en souvenir de lui.

Je suis né d'herbes et d'orties ; d'autres sont nés d'un jet de roses. Soit ; mais les herbes et les orties sont plus résistantes que les roses.

Depuis, je n'ai jamais cessé d'écrire et d'aimer la liberté et les femmes : mes deux fascinations.

Lorsque le slogan *méto-boulot-dodo* devint une chanson, l'avocat de la Société des Gens de Lettres, Maître Brossollet, me dit : « Béarn, c'est de vous ! C'est tiré d'un de vos poèmes ! Vous devriez toucher des droits d'auteur ! » Je ne connais pas l'étudiant, (et je le regrette) qui, le premier, graphita ces trois mots sur les murs du métropolitain de Paris en mai 68, et pas davantage Renaud Jean, le journaliste qui eut l'idée de rechercher l'origine des slogans nés des émeutes du Quartier latin et qu'il publia le 6 août 1969 dans *France-Soir*. Pour lui, aucun doute, le slogan qui servait de titre à son enquête venait d'un de mes poèmes extrait de *Couleurs d'Usine* que Seghers avait édité en 1951 dans sa collection PS. Il citait même les quatre derniers vers :

*Au déboulé garçon, pointe ton numéro
pour gagner ainsi le salaire
d'un morne jour utilitaire
Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro.*

Écrire sur les murs du métro nécessite un court instant de solitude. *Métro, boulot, dodo*, trois mots, cela va plus vite que six, et puis, comment terminer par zéro lorsqu'on est transformé par l'enthousiasme de la contestation populaire ? Ces trois mots ne seraient peut-être jamais nés si le poème qui se terminait ainsi n'avait pas été tiré à 1000 ou 2000 exemplaires sur la machine à reproduire du Théâtre de l'Odéon et distribué dans la salle, grâce au poète marocain Khair Eddine, alors peu connu, car il n'avait pas encore édité ses poèmes aux Éditions du Seuil. La chanson qu'en tira Eddy Mitchel ne fut déposée à la Sacem que le 19 octobre 1970, alors que ma plaquette faisait partie du répertoire Sacem depuis 1951. Ce fut donc tout naturellement que je devins officiellement l'auteur du slogan. Tout

naturellement, mais pas sans contestations, comme celle, aussi stupide que méprisante de l'homme télédiffusionniste des *Grosses Têtes*, qui s'obstina, pendant plusieurs années, à tenter de faire croire que l'auteur était Prévert. Son vase énorme de ferrailles ne parvint pas heureusement à briser mon petit verre de vérités.

« Ce n'est là que trois mots ! » disaient les mécontents. « Pas du tout ! répliquaient les autres, c'est une synthèse, celle de la vie de millions de travailleurs. » Comment aurais-je pu les souder entre eux si je ne les avais pas vécus ? La poésie c'est également l'art de donner du poids aux mots que l'on emploie, d'harmoniser leur musique, et de n'admettre que l'essentiel. Et d'extraire de soi l'essentiel de sa sensibilité.

Prendre ma retraite sous prétexte que la critique m'avait étiqueté « *le libraire qui écrit* », c'est-à-dire qu'il devrait se contenter de vendre les livres des autres. Non, non, non. Je suis un battant, un bagarreur. C'est alors que me vint l'idée de devenir mon propre éditeur ; mais pas à la façon dont procèdent tant de jeunes engloutissant leurs économies dans un recueil qui n'intéressera vraiment que leurs amis. Non. J'ai commencé ma vie par une revue (*Mysticisme*) que j'écrivais seul, (mais qui n'eut que deux numéros, car j'en étais arrivé à mendier dans les boulangeries pour parvenir à payer l'imprimeur) je décidai que je la terminerais de même. D'où la création, en 1969, de la revue *La Passerelle*. Cette revue, (que j'écrivais seul, tirait à 1200 exemplaires ; bien imprimée, bien brochée, j'en étais à la fois rédacteur tout court, directeur, gérant, homme de peine et délégué du personnel) m'a valu beaucoup d'ennemis. Dans la mesure où c'était une revue vivante, qui se lisait aisément, parfois même avec passion (telle qu'elle était écrite), certain nombre de mes « amis » furent mécontents qu'elle ne leur permette pas de s'exprimer aussi et de profiter de son succès. Je les comprends fort bien. Je vais même jusqu'à leur pardonner le mal qu'ils disent de moi ; un mal que la jalousie malaxe un peu trop souvent à mon goût. Mais, que serait devenue ma *Passerelle* si j'avais accepté des passagers ? Où serait l'originalité de cette revue si elle devenait comme les autres ? J'ai créé cette revue pour publier à ma guise *Paris-sur-braises* (souvenir de la libération de Paris en 1944), mes 35 nouvelles (que Gallimard et Grasset ont refusé d'édi-

ter), mes excès d'humeur (que nul journal n'oserait publier) sur les absurdités du monde moderne, les excès de consommation, le mépris de nos dirigeants pour l'avenir, la politique des combinards, le gaspillage des matières premières, les semailles de mort (tanks, avions, missiles) dont on couvre le monde sous prétexte de faire travailler des millions de chômeurs, les chercheurs et les savants dont les trouvailles ne font qu'aggraver chaque jour la possibilité de tout détruire, etc., c'est-à-dire tout ce qui tend à amoindrir l'Homme ; tout ce qui tend à dénaturer la Nature.

Dès le premier numéro dont le sous-titre était : « revue littéraire et trimestrielle à sens unique », en réaction contre une certaine politique de l'édition (car en France, les écrivains sont à la merci des éditeurs et les éditeurs à la merci des banquiers) j'annonçai que cette revue aurait 30 numéros. Elle en eut 64, en 18 ans. J'écrivis seul les premiers numéros, puis Alain Moreau m'offrit de prendre en mains les frais d'édition. Il se disait malheureux de voir se terminer une belle aventure. Les quatre derniers numéros de 1987 ne furent publiés qu'à 1000 exemplaires ; j'écrivis l'essentiel, n'ouvrant la porte qu'à Jean Rousselot, Jean Laugier et Jacques Charles pour trois articles.

Cette réussite m'a valu beaucoup d'ennemis, d'où ma réputation de MOI-JE que m'attribuent quelques salauds, oubliant que je suis venu au secours de tous les poètes durant toute ma vie.

La naissance de *La Nouvelle Passerelle*, en 1999, (deux Cahiers par an d'environ 40 pages chacun), que nous publions dans le cadre de "*L'association de mes Amis*"* me permet à nouveau de m'exprimer SEUL face aux absurdités de la vie actuelle et de faire profiter mes lecteurs de mes fables et textes inédits. Ainsi mon cerveau ne risque pas de rouiller.

Pour saluer Pierre Béarn

(Fabuleux fabuliste)

ANDRÉE CHÉDID

Tu zèbres tes fables
De merveilles
Tu parcours
Savanes et nuits
Ton rire nous ensoleille
Ta malice nous ravit

Tu prêtes morale
Aux fromages
Tu déconcertes
Le savon
Jamais au bout
De tes contes
Tu nous délectes
A foison

Tu fabriques
Des passerelles
Entre l'oiseau
Et nous
Tu inventes
Des mots des ailes
Pour le moindre caillou

Tu nous livres
L'existence
Avec ses masques
Et ses élans
Tu t'empares
De la Vie
D'un œil complice
Et gourmand

On salue
A la ronde
Pierre Béarn
Et ses écrits
On le voudrait
En ce vaste monde
Présent à l'infini.

1^{er} mars 2002

Hommage à Pierre Béarn

SYLVESTRE CLANCIER

Pierre Béarn, le bien nommé, nous donne l'immense plaisir de pouvoir fêter ses cent ans, cette année 2002, année de la poésie par excellence, car année palindrome et année du bicentenaire de la naissance d'un géant de la poésie, Victor Hugo, avec lequel il se plaît donc à rivaliser.

Le béarnais Henri, futur roi de France et de Navarre, fut à juste titre surnommé "le vert galant" et notre ami poète pourrait bien lui aussi porter ce surnom, tant il est vert et gaillard, et toujours libertin, en dépit de ses cent années bien sonnées. Son prénom lui sied également comme un gant, car il dispose de cette force séculaire de la pierre, de sa robustesse, mais de sa pérennité aussi.

Après avoir longtemps bourlingué sur *l'océan sans espoir* et conté les malheurs et les bonheurs que l'homme peut connaître, notre poète qui a toujours su vivre *d'amour et d'eau claire* et faire de sa vie un véritable *arc-en-ciel*, en portant un fraternel secours aux poètes, ses sœurs et ses frères les plus démunis, grâce à sa généreuse et géniale création du mandat des poètes, s'est mis à inventer des fables par dizaines, puis par centaines (on ne devient pas centenaire impunément) pour éclairer ses amis, les humains de 4 à 107 ans.

Les institutrices et instituteurs,
les profs des écoles
comme on dit aujourd'hui,
de ces fables se sont réjouis.
Les enfants les adorent,
ils en veulent encore
ils en réclament à cors et à cris.

Nous aussi, nous avons pu nous dire, grâce au salulaire et libertaire Pierre Béarn, non, il n'y a décidément pas que le métro, que le boulot, que le dodo, il y a aussi et fort heureusement la nature, ses plaisirs et ses joies, il y a la vie qui sourit à toutes celles et à tous ceux qui, tel notre grand aîné bien aimé et bien nommé, savent cultiver leur jardin et leurs amis.

Merci l'artiste! Nous te souhaitons, pour notre plaisir, encore de très nombreux tours de piste!

Pierre Béarn et le Zodiaque

MAURICE DRUON

de l'Académie française

J'avais quinze ans, me voulais poète, et j'étais atteint de cette boulimie de lecture qui est la meilleure maladie de l'adolescence.

La rue Monsieur le Prince m'était devenue la plus familière de Paris. J'y passais mes après-midi de congés scolaires dans la librairie du Zodiaque que tenait là, dans la montée vers le boulevard Saint-Michel, Pierre Béarn.

Déjà, ce mot de Zodiaque donnait à la boutique, de façade rouge carminée si ma mémoire est bonne, un peu de magie stellaire. L'intérieur, où l'on se déplaçait avec quelque peine entre les rayons rapprochés et l'entassement des livres d'occasion, était comme le palais de cette reine abeille qu'est la littérature. Livres d'occasion est un bon terme; ce sont autant d'occasions de curiosité et d'enchantement.

J'y respirais ce pollen de l'esprit qu'est la poussière exquise du vieux papier imprimé. Les noms de la gloire brillaient d'un or un peu passé sur les reliures des « œuvres complètes » du XIX^e siècle.

Je me tordais le cou pour lire entre les pages non coupées des originales sur alfa, vergé ou vélin dont des dédicataires indifférents s'étaient débarrassés.

Béarn avait alors le double de mon âge, ce qui est une énorme différence; et pourtant il s'intéressait à ce lycéen avide d'admirer. Libraire-poète, il était érudit et rieur. Il écoutait la musique du monde selon tous les rythmes que lui ont donnés les siècles et les écoles de la France. Mais il n'oubliait jamais d'être gai.

Combien d'heures avons-nous passées à évoquer et comparer les romantiques, les parnassiens, les symbolistes! Je

repartais, chargé de ce qui était pour moi une découverte ou un complément de mon savoir tout neuf.

J'ai encore un Chateaubriand, dans la belle édition Pourrat de 1836, en trente et quelques volumes, que j'achetai à Béarn un à un. Il fit souvent crédit à mon impécunieuse jeunesse; mais je reste son débiteur pour tant de promenades dans le grand parc de nos lettres, bruissant de fontaines et peuplé de statues.

Le temps a passé, qui nous rapproche. Pierre Béarn ne me devance plus que de trois lustres, et il est devenu ce centenaire qu'on célèbre. L'innombrable fabuliste a fait généralement oublier le libraire du Zodiaque. Pas à moi.

Car d'avoir été son plus jeune client me permet aujourd'hui de compter parmi ses plus vieux amis.

Connaissez-vous Pierre Béarn ?

JÉRÔME GARCIN

romancier,

directeur-adjoint au *Nouvel Observateur*

Pierre Béarn est un joyeux gamin de 99 ans aux grands yeux bleus et à la bouche insolente. Il rattrape sur le tard l'enfance que la destinée lui a volée.

« *Je suis né d'herbes et d'orties, d'autres sont nés d'un jet de roses* ».

Il avait 14 ans quand son père s'est suicidé. L'école, ce fut la rue, quartiers pauvres; vendeur de boîtes de cirage, groom, livreur de bière, commis d'architecte, ouvrier-mécanicien dans la compagnie des taxis G7, sténo dactylo comptable, barman, agent de publicité, sous-maître de chai à la Halle aux vins de Paris, secrétaire des restaurants Ramponneau, gérant d'un grand café des Coopérateurs de France, coureur cycliste... Sa vie est un condensé des pages jaunes du bottin. « *Orgueilleux orphelin, dit-il, j'ai constaté très vite que je n'étais nulle part à ma place, nulle part heureux, sinon lorsque j'étais seul* ».

À 20 ans, l'apprenti anachorète s'engage dans la marine nationale, part en 1922 pour Constantinople sur le cuirassé *Jean Bart*; de simple mataf, il est vite promu chiffreur de l'amiral Le Vavasseur, qui commandait l'escadre d'occupation française aux Dardanelles et qui avait constaté, se souvient Pierre Béarn « *que j'étais fort habile dans l'art d'utiliser les synonymes. J'avais le génie de boucher les trous d'un télégramme chiffré!* » Rentré à Paris, le quartier-maître instructeur de l'école des mousses à Brest s'intronise critique gastronomique à la *Semaine de Paris* et à *Paris-Brest*. La bonne chère il connaît. Son père champenois était le chef cuisinier du roi de Roumanie et de son Premier Ministre Marguiloman! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Pierre Béarn — de son vrai nom Louis

Besnard — est né au début du siècle à Bucarest. Il y vécut quatorze mois alors que défilait sous ses yeux de bébé, dans des plats d'argent, des faisans à longue queue.

Les fins palais des années 30 s'arrachent son *Paris Gourmand* et sa biographie *Grimod de la Reynière*, parus chez Gallimard. Deux modèles du genre. Quand arrive la guerre, il commande en 1940 un chalutier d'évacuation à Dunkerque et il est fait prisonnier par les Anglais, avec 20.000 autres marins français! De retour en France, il rencontre à Rochefort-sur-Loire René Guy Cadou, Jean Bouhier, Luc Bérumont, Jean Méningaud — la fameuse « école de Rochefort » — et entre, pour de bon, en poésie, sa vraie patrie. Il n'en reste pas moins un éblouissant touche-à-tout. Critique d'art, attaché de presse d'une mission Afrique, conférencier, il devient propriétaire d'une boutique rue Monsieur le Prince, où Balzac achetait jadis son café et ses chandelles, et devient bouquiniste. A l'enseigne de la *Librairie du Zodiaque*, il tient tribune chaque jour, exprime ses goûts littéraires avec rage, règle ses comptes publiquement, harangue le chaland : camelot libertaire, il fait d'abord commerce de ses partis pris. Ensuite, il se lance passionnément dans la radio. A Paris-Inter, dans les années 50, il fait venir à son micro des poètes alors peu connus : Claude Roy, Robert Sabatier, Marcel Béalu, Jean Follain, Loys Masson ou Henri Pichette. « *C'était une époque fantastique*, dit-il en souriant. *On pouvait tout oser. J'y ai même présenté René Hardelet, alors qu'il n'avait encore rien publié! Un soir, devant l'église Saint-Germain-des-Près, je croise un homme qui marchait d'un pas triste. C'était Pierre Albert-Birot. Je l'accoste, et voilà qu'il pleure en murmurant : « Tout le monde m'a abandonné, les surréalistes me haïssent, je suis seul, seul! » Ouste, je l'embarque au micro et, durant quinze minutes, je le fais revivre. Il sait qu'il parle à des milliers d'auditeurs qui ne sont pas encore devenus des télégobeurs d'images et que, bientôt, on reparlera de lui. Il est sauvé! »*

Car, pour Béarn, thérapeute des ondes et des muses, si la poésie est une fête, c'est aussi une famille. L'inventeur du *Mandat des Poètes* (pendant 49 ans, de 1950 à 1999!), partait du principe établi selon lequel « *les poètes n'ont pas de lecteurs et ne s'achètent pas entre eux* », et organisa chaque année une quête chez les écrivains, récoltant en moyenne 50.000 Francs (soit

7623 Euros), forma un jury de quelque 225 donateurs et vola au secours des auteurs les plus défavorisés ou malades, en consacrant leur talent (le « mandat » de 1991 fut ainsi envoyé à Henri Thomas et à Jean-Clarence Lambert). Le bonhomme a toujours montré qu'il avait du cran, et de la persévérance.

En mai 1968, il ronéotype et distribue dans le théâtre de l'Odéon occupé, l'un de ses poèmes, tiré du recueil *Couleurs d'Usine*, dont l'un des vers devient aussitôt le slogan de ceux qui dénoncent la condition des ouvriers : « *Métro-boulot-dodo* ». Mais cela ne suffit pas à rendre célèbre cet émule de Verlaine, de Loti et de Paul Fort, dont les romans et les poèmes ne sont pas réédités. Béarn se fout de la gloire, mais il a besoin de crier. Un an plus tard, en 1969, il crée donc sa propre revue, *La Passerelle*, dont il se flatte d'être l'unique rédacteur, le directeur, le secrétaire général, le commissaire aux comptes, l'homme de peine et le directeur du personnel ! Une revue qui lui ressemble : anarchiste, autocratique, sentimentale, impertinente, drôle et cultivée. Il y raconte ses voyages, publie ses poèmes et ses nouvelles, donne des notes de lecture, apostrophe les éditeurs et les critiques, réédite ses entretiens radio-phoniques, combat pêle-mêle l'avant-garde (« *les masturbés du cerveau et les constipés de l'obscur* »), les médias, les politiques, les « *combinards* », les « *grandes surfaces* » et « *l'État* » ! *J'ai tenu le coup durant dix-huit ans, seul ; j'avais 850 abonnés, dont huit académiciens, ajoute-t-il fièrement, mais j'ai arrêté à la fin des années 80. C'était trop de travail* ». Qui rassemblera et republiera, en un volume, ces soixante-quatre numéros légendaires ? À bon éditeur, salut.

Aujourd'hui, à quatre mois et demi de son centenaire, Pierre Béarn n'a rien perdu de sa verve, mais il est un peu amer. Les commissures de ses lèvres inclinent d'ailleurs vers le bas, fatalistes. C'est son côté « *sceptique viril* », un qualificatif qu'il affectionne.

Des succès de librairie, Pierre Béarn en a connu. Mais autrefois. Son recueil de poèmes, *Couleurs piégées* (Grasset), son journal de guerre, *De Dunkerque en Liverpool* (Gallimard), son roman, *Jean-Pierre et la navigation* (Fayard), ont été épuisés. Un volume de la célèbre collection « *Poètes d'aujourd'hui* » (Seghers) lui a été consacré : il y figure, souriant, entre

Baudelaire et Blake. Dans son anthologie, Robert Sabatier le tient même pour un poète de l'amour, digne de la grande tradition éluardienne. Mais rien n'y fait : Béarn n'existe plus pour notre époque. Demandez un seul de ses livres à votre libraire, il vous indiquera au mieux le rayon régionaliste, étagère Pyrénées-Atlantiques. « *Il n'y a rien à attendre* », dit l'un des marins fantômes de son roman *L'Océan sans espoir*, publié en 1946 chez Emile-Paul, et qu'il a remanié depuis. « *Je suis devenu trop vieux. Les éditeurs n'ouvrent même plus mes manuscrits. Je suis un écrivain à contre-courant, un écrivain qui parle à tous, un écrivain trop humain pour la civilisation actuelle, scientifiquement transformée.* »

« *Déboussolés par la mévente, les éditeurs estiment que mon « grand âge que voici » suffit amplement. Ils oublient que ce n'est pas l'âge de l'auteur qui compte mais la valeur de son œuvre, alors qu'ils s'obstinent à publier des auteurs qui sont morts depuis longtemps.* »

Pourtant, Pierre Béarn a écrit plus de 300 fables, lesquelles seront longtemps vivantes, mais, vingt-cinq éditeurs ont décliné son offre : un merveilleux volume de fables illustrées et de comptines, au prétexte idiot ; — j'ai testé l'œuvre sur ma progéniture — qu'elles étaient « *trop pour adultes* ».

Pierre Béarn, c'est un pur, dont la faute aura été d'écrire une poésie accessible à tous. Un crime majeur pour la maffia parisienne — et de peindre le monde humain tel qu'il le voit : plus fourbe qu'honnête, plus vaniteux que simple, plus pitoyable, que méprisable. « *Et je continue de l'aimer, ajoute-t-il, tout en le détestant* » ! Parce que l'ami de Breton, de Mac Orlan et de Malraux a survécu à ses contemporains, il ne faut pas s'interdire de l'admirer vivant.

Il va bientôt devenir le doyen des écrivains professionnels français de tous les temps. 100 ans le 15 Juin 2002. Le seul à devenir un centenaire !

Le mystère de la vie

JEAN-CLAUDE LAMY

Journaliste et écrivain

Il était moins une que Pierre Béarn ne connaisse trois siècles. Notre cher centenaire a raté l'exploit par la faute de parents pas assez pressés. Même Jeanne Calment, malgré ses 122 ans et son titre de doyenne de l'humanité, ne s'est vue offrir ce luxe. En tout cas Pierre peut dire comme Victor Hugo : « Ce siècle avait deux ans... » La célébration du bicentenaire de la naissance de l'auteur de *La Légende des siècles* coïncidant avec celle du centenaire de l'inventeur du fameux slogan de Mai 68 Métro, boulot, dodo, on peut penser que le mystère de la vie est une affaire de poésie.

Un jeune homme de cent ans

JEAN LAUGIER

A cinquante-sept ans de distance, ma première rencontre avec ce jeune homme dont la personnalité dépasse les normes habituelles puisqu'il est le premier écrivain français à franchir la barre des cent printemps, reste gravée en ma mémoire. Cela se passa dans sa célèbre librairie de la rue Monsieur le Prince où le poète tenait ses assises entre deux voyages autour du monde et où défilèrent les plus grands noms de la littérature, des arts, des sciences et de la politique. J'avais vingt ans et Luc Bérimont à qui j'avais soumis mes premiers poèmes, tenait absolument à me le faire connaître. J'étais à vrai dire un peu intimidé, d'autant que dépenaillé, barbe et chevelure hirsutes, je ne payais pas de mine. Cela n'eut pas l'air de gêner Pierre Béarn. Sa cordialité bourrue, qui est toujours sienne, me mit d'ailleurs aussitôt à l'aise bien que, tout au long de cet entretien qui dura près d'une heure, son regard d'un bleu perçant ne cessa de m'observer avec attention. J'y perçus parfois un rien de goguenardise devant mon idéalisme sans doute excessif mais, dans le même temps, une adhésion à mes révoltes juvéniles. Il est vrai que si je bouffais alors de la vache enragée, l'ami Pierre Béarn en avait tâté avant moi. A l'évocation d'heures difficiles ou de révoltes encore vives, ses yeux bleus devenaient d'acier et sa pugnacité révélait un homme ayant roulé sa bosse, un homme à qui on ne la fait pas Soucieux cependant de me mettre en confiance et par là même tester le jeune poète que j'étais, de fréquents éclats de rire punctuaient ses propos. J'appris ainsi ce jour-là qu'orphelin à l'âge de 14 ans, il avait dû trouver du travail. En vérité, je crois que peu d'hommes et encore moins de poètes peuvent se vanter d'avoir pratiqué autant de métiers que lui. Après le suicide de son père en 1916, afin d'aider sa mère, il était devenu, suc-

cessivement livreur de bière, apprenti-mécanicien, ouvrier d'usine, vendeur à la sauvette, commis d'architecte puis sténodactylo et même coureur cycliste. Un tel démarrage dans la vie, on peut dire "sur les chapeaux de roue" est déjà rarissime. Mais cela ne lui suffisait pas. A 20 ans, le voilà qui s'engage dans la marine de guerre et se retrouve chiffreur de l'amiral Le Vavasseur. Quartier-maître en 1923 à Beyrouth, il est promu un an plus tard instructeur de l'École des mousses de Brest. A 22 ans, qui dit mieux ? Mais lui, bien sûr ! Car, rendu à la vie civile en 1925, celui qui s'appelait jusque-là Pierre Besnard décide de devenir écrivain.

Ayant troqué son patronyme pour celui de Pierre Béarn, il entre à la *Semaine de Paris* avant de tenir la critique gastronomique à *Paris-Soir* et de critique d'art à *Paris-Presse*. Mobilisé en 39, on le retrouve commandant d'un chalutier participant à la dramatique évacuation de Dunkerque. Et, pour faire bonne mesure, au printemps 1945, alors qu'il me contait tout cela, il en était à son septième ouvrage dont trois parus dans la prestigieuse maison Gallimard.

Bien d'autres livres allaient suivre et, pour moi, bien d'autres rencontres avec ce diable d'homme ainsi que de nombreux séjours dans la caverne d'Ali Baba que représentait à mes yeux, vu mon impécuniosité, sa librairie. Pierre, d'ailleurs, ne manqua pas de surprendre mes regards. Privilège rare et preuve de sa confiance, me confiera Bérumont, après m'avoir offert l'un de ses recueils, il me prêta quelques ouvrages susceptibles de m'intéresser et qu'il me recommandait. Dès que je les lui aurais rapportés, il me promit de m'en prêter d'autres. "N'y manque surtout pas, Pierre est intransigeant sur ce point", me recommanda Luc. Il m'arriva malheureusement d'en égarer un et Béarn en fut effectivement contrarié. Finalement, il ne m'en tint pas rigueur, mais ne me prêta plus un seul livre. J'eus par la suite l'occasion de constater qu'il veillait fort jalousement sur les ouvrages en rayons quand, passant un beau matin devant sa librairie, je le vis courser Jean Genet qui venait de lui dérober un exemplaire de tête. Compte tenu de mon accoutrement d'alors et de ma mine clochardesque, son attitude fraternelle à mon égard prouve sa foncière générosité et son humanité chaleureuse. Cinq ans plus tard, chacun eut l'occasion de s'en rendre compte quand il créa *Le*

mandat des Poètes pour venir en aide moralement et matériellement à René Guy Cadou qui allait mourir d'un cancer à l'âge de trente ans. Cinquante-trois poètes dont Supervielle et Cocteau répondirent à l'appel. *Le Mandat des Poètes* perdurera quarante-neuf ans, par la seule volonté de ce Titan au cœur d'or qui en assumait seul la charge de la rédaction des circulaires à leur envoi, de la comptabilité rigoureuse à la lecture des lettres lui signalant quelques poètes en grande difficulté jusqu'à l'organisation de la soirée où les poètes eux-mêmes, par correspondance ou à main levée pour les présents, voteraient pour celui ou ceux leur paraissant les plus en difficulté et les plus dignes d'être aidés pour leur talent. Je me souviens ainsi d'une soirée au cours de laquelle Etiemble soutenait un poète-ouvrier et moi le regretté Georges Perros. Les voix se trouvant à égalité et chacun ne voulant en démordre, la discussion s'éternisait. Pierre me fit alors discrètement remarquer que, compte tenu du nombre de voix qu'avait recueilli Perros, il en aurait à coup sûr davantage l'année suivante. Ce n'était donc que partie remise. J'en convins, me fiant à son expérience. Ce fut effectivement ce qui arriva. Bien des poètes renommés connaissant une fin de vie difficile comme Blaise Cendrars, Paul Fort ou Philippe Soupault ont pu ainsi en bénéficier et combien de jeunes poètes inconnus ayant fait depuis leur chemin? Comme Georges Perros, que je viens de citer, j'eus le bonheur de le recevoir en 1958 et ce fut une sacrée épine du pied qui m'était enlevée, étant cousu de dettes. Aussi ai-je encore gré à celui qui créa cette exemplaire chaîne de solidarité. Puisse un jour quelqu'un d'autre prendre le relais!

Mais ce qui m'étonne le plus à propos de ce mandat qui exigeait pourtant de lui un surcroît de travail, c'est qu'on doit à Pierre Béarn, dans le même temps, de 1950 à 1972 une quinzaine d'ouvrages (roman, nouvelles, poèmes, reportages) et près d'une centaine d'émissions radiophoniques sans compter des chroniques littéraires en France et en Suisse, une expédition en Afrique, maints voyages de par le monde et j'en passe. Et plus surprenant encore, c'est que de 1972 à 2002, son rythme de vie n'a pas changé d'un iota. Fidèle aux charges qu'il assume depuis 1970 à la Société des gens de Lettres, il n'en a pas moins continué à composer seul jusqu'à l'an 1987 son irremplaçable revue *La Passerelle*, lancée en 1969, dont il

fut tout à la fois le « directeur, rédacteur, secrétaire général, homme de peine, délégué du personnel, et l'administrateur ». On voit que l'humour ne fait pas défaut à l'ami Pierre!

Et j'ai eu la joie d'assister à la naissance, en 1999, de la *Nouvelle Passerelle*, deux Cahiers d'environ 40 pages par an, 5 cahiers ont déjà paru, écrits par lui.

La collection complète de sa *Passerelle* sera à coup sûr une mine d'or pour les futurs chercheurs qui étudieront dans quelques années notre défunt vingtième siècle. Mais, c'est dans les 300 *fables*, écrites depuis les années 60, enfin réunies dans le second tome de ses œuvres complètes de poésie que cet humour éclate en véritable feu d'artifice.

Et si l'on songe qu'en l'espace de trente ans, avant la publication de ses œuvres complètes, Pierre Béarn a écrit et publié 12 recueils dont 2 chez Grasset, une enquête sur *L'érotisme dans la poésie féminine* paru chez Pauvert et un roman *La Bête* chez Ramsay, on s'interroge sur cette longévité de création et sur une telle fécondité. Cet homme aurait-il un secret? Il n'est que de lire ses livres pour le connaître. L'amour est son Sésame. Des *Passantes* aux *Dialogues de notre amour*, qui en sont à leur cinquième édition et connurent le succès des planches, jusqu'aux poèmes récents écrits pour la belle Brigitte avec qui il vit depuis bientôt onze ans une passion ardente, on voit que notre jeune centenaire n'a rien perdu de ses ardeurs amoureuses. Mais il y a aussi chez Pierre Béarn une curiosité insatiable jointe à cette pugnacité évoquée à propos de notre première rencontre. Je crois qu'elle a entretenu au fil des ans sa ferveur combative autant que son appétit de vivre, d'aimer et de créer. Tous ceux qui ont assisté à des débats auxquels il lui est arrivé de participer, ne me contrediront pas. Lui-même n'hésite pas à se qualifier parfois de râleur. Il est toujours prêt, en fait, à défendre la bonne cause et à fustiger les absurdités de notre monde. Il y a du Chevalier blanc en lui et du Zorro. C'est au fond un anarchiste au grand cœur qui, au lieu de se balader avec une bombe à la main comme le Bonnot de son enfance, veut nous prouver que l'amour est la plus saine des thérapies!

Le secret enfin de ce jeune homme de cent ans, c'est qu'il a su rester simple tant dans sa vie que dans ses écrits. Le Grand Prix de Poésie de l'Académie Française qui lui fut attri-

bué en 1995 ne changera rien à son comportement. Et pas davantage la Légion d'Honneur qui lui fut remise par François Mitterrand ni qu'il ait été promu récemment Commandeur des Arts et Lettres par Catherine Tasca. Sans doute est-il heureux que sa constance créatrice soit reconnue officiellement mais il préfère en sourire plutôt que de s'en glorifier. En tout cas, les honneurs n'ont jamais influé sur sa façon d'écrire. Nul ne pourra non plus le taxer d'être un poète de laboratoire. Il n'est que de s'en rapporter aux titres de ses ouvrages pour se rendre compte que son inspiration se nourrit des expériences du vécu. De ses premiers recueils *Couleurs d'usine*, *Couleurs d'ébène*, *Couleurs de mer* aux *Dialogues de mon amour* et *Passantes* déjà cités, l'homme qu'il fut tour à tour, au gré des vicissitudes de la vie, transparaît en filigrane.

Dans sa façon d'appréhender le réel, de transfigurer le quotidien, – nous avons tous en mémoire son célèbre vers de couleurs d'usine "*Méto, boulot, dodo*" –, le lecteur perçoit une authenticité qui ne trompe pas. Et cette authenticité devient vite contagieuse. Lire Pierre Béarn, c'est prendre un bain de jouvence.

PIERRE MOINOT

de l'Académie française

ACADÉMIE FRANÇAISE

Cher Pierre Béarn

Vos poèmes peuvent
être recités par de petits
enfants qui s'en enchantent
ou par un vieil
homme comme moi sans
qu'ils aient pris de rides. Ils
sont, comme vous, d'une
éternelle jeunesse - Soyez-en
remercié !

À vous en vint

MOINOT

Pierre Béarn, prophète de l'Indépendance de la Macédoine

JORDAN PLEVNES

Ambassadeur de la Macédoine à Paris

*« Les rivières sont la mémoire de l'homme »...
et le poète en est la conscience douloureuse*

J'ai connu Pierre Béarn, alors que j'étais professeur de la langue macédonienne à l'Université de Paris. Cela doit remonter au début des années 90.

Moi-même écrivain et dramaturge, je me suis senti très vite une affection fraternelle, plus que filiale, pour cet homme âgé et pourtant si étonnamment jeune, avec son regard bleu, à la fois désabusé de ce qu'il avait vécu, et émerveillé devant la beauté des choses simples de la vie. Un homme vif, violent, aussi, quand il s'agissait d'évoquer devant moi ses luttes, souvent en vain, contre l'injustice ou la bêtise du monde, la vanité des hommes, la méchanceté et l'indifférence grandissante devant la souffrance.

De l'écrivain, journaliste, fabuliste enchanteur, c'est le poète surtout, oui, c'est Pierre Béarn poète, qui m'a le plus marqué dans ma chair d'homme sensible, dans mon âme de macédonien, amoureux de sa patrie, trop longtemps meurtrie, réduite à l'état de pays asservi ; car, comment oublier le poème, éminemment visionnaire, dans lequel, en 1978 déjà, Pierre Béarn avait prédit que la Macédoine allait ressusciter, libre, pour retrouver sa joie et sa dignité d'être !

À l'époque, à l'occasion du Colloque International de

Poésie à Struga, il avait vite été empêché de lire son poème, jugé subversif. Les temps n'étaient pas mûrs... Mais, ce poème a germé et porté ses fruits

*Macédoine, je te chéris
avec tes lourdes paysannes
tes chevaux et tes chariots
et tes vétustes attelages
traînés par des bœufs nonchalants
naseaux près du sol ancestral
.....*

*Peuple déchiré, mutilé,
Peuple éparpillé
je vous salue Macédoniens !
Votre tête est à Skopje
et vous avez des pieds en Grèce
et d'autres chez les bulgares
mais votre cœur reste partout
où vous avez planté des arbres
partout où vivaient vos maisons*

*Mais je crois qu'un vent de justice
couchera bientôt les frontières
des trois fragments de votre vie
et que vous vivrez déliés
dans le peuple enfin né
de l'Europe !*

(1978/Pierre Béarn/Struga)

Car, nous voici en 1992, date de l'indépendance de la Macédoine, officiellement reconnue par les Nations Unies. Et Pierre Béarn, à nouveau, cette fois emporté par la joie, prend la plume, pour célébrer l'événement.

*La Macédoine est née mes frères
dans les ruines du passé
la Macédoine est née mes frères
et nous allons l'aimer*

*Il nous faut l'appeler mes frères
pour gagner leur accord
il nous faut l'appeler mes frères
la Macédoine du Nord*

*Alors le monde entier mes frères
n'aura plus de remords
pour accepter enfin mes frères
la Macédoine du Nord*

*La Macédoine est née mes frères
et c'est là notre joie
la Macédoine est née mes frères
ce n'est plus une proie.*

*Il ne tient plus qu'à nous mes frères
d'oublier le passé
et nous serons heureux mes frères
de vivre en liberté.*

(Pierre Béarn/1992/Struga)

Ce n'est que justice, qu'il fut fêté comme un héros lors de son voyage, peu de temps après, dans ma patrie, et que, reçu par notre président d'alors, Kiro Gligorov, ce dernier, ému, le serra dans ses bras, pour le remercier d'être venu, et pour le remercier d'être ce qu'il est : *un poète visionnaire au grand cœur, un frère, un macédonien comme nous.*

Et, petit à petit, l'idée de réunir dans un grand film, – une sorte de fresque historico-culturelle – à la fois le personnage de Pierre Béarn, seul acteur et narrateur, et le passé historique de notre pays, naguère si grand, depuis le premier Roi de la Macédoine, le Roi Perdica, en 650 av. J.-C., en passant par l'évocation de la terre natale où Alexandre le Grand, fils d'un autre grand Roi, Philippe II, s'amusa, gamin, à faire des projets de conquêtes d'aventurier en culotte courte, projets ambitieux qu'il devait réaliser, des années plus tard, digne successeur de son père, en établissant l'hégémonie sur les Grecs, lui, grandiose conquérant de ce monde du IV^e siècle av. J.-C., en même

temps que pacificateur, avant de connaître une fin tragique.

Alexandre le Grand, vainqueur d'Athènes, admiré par Pierre Béarn pour son courage et sa vision de stratège universel mais aussi humaniste avant l'heure, se sentit déjà l'âme d'un Citoyen du Monde, et son grand rêve fut celui d'un État Universel. Rêve balayé deux siècles plus tard par les Romains, qui firent de la Macédoine un pays décimé, incorporé au joug de l'Empire Romain, passant de 800.000 âmes, à 100.000 vaincus... Et ainsi de suite. C'est aussi cela, notre passé. Mais, mon propos n'est pas de refaire l'histoire de mon pays, mais d'évoquer les liens entre moi, la Macédoine, et Pierre Béarn.

Ce fut en 1996 que nous eûmes le sponsor du film, l'équipe de direction et de réalisation technique, et la trame de l'histoire qui devait conduire nos spectateurs à travers les siècles, bref, tout ce qui entoure la mise en chantier de ce qui deviendra *Le Livre Macédonien des Vivants – Pierre Béarn et la Macédoine*, qui commence en fait sur les quais de la Seine, rive gauche, dans le quartier si cher à notre héros, Pierre Béarn.

Et, au bout d'une semaine de tournage, où il nous entraîna dans l'univers de sa propre vie d'aventurier, de reporter au long cours, de rêveur, nous voici partis pour la Macédoine. A partir de Skopje, la capitale, sur les traces des premiers souverains de la Macédoine, de ses guerres et tragédies, de ses révoltes et espoirs déçus, à travers le pays, ses forêts et ses plaines fertiles, entourées des montagnes bleutées, jusqu'au lac Ohrid aux couleurs enchanteresses, imperturbable, depuis 3000 ans, veillant sur nos dignitaires religieux orthodoxes, héritiers de l'ancien archevêché d'Okhrida. Sans oublier la visite sur la tombe de Saint Clément, martyr, l'un des fondateurs, au X^e siècle de notre ère, de l'alphabet cyrillique, et avec qui Pierre Béarn, par la magie du poète, put communier, bouleversé.

Nous eûmes la joie et l'honneur de présenter cette grande fresque filmée avec Pierre Béarn, à la Société des Gens de Lettres, en Avril 1997, et, plus tard, à l'Institut des Langues Orientales. Une adaptation en langue allemande et anglaise est également prévue, afin que ce film puisse rayonner bien au-delà de nos frontières et témoigner de notre grand passé, de

nos souffrances, de nos victoires, car, même réduits à une surface de 25 713 km², soit 39% de la Macédoine antique, loin du rêve de la Grande Macédoine ressuscitée, nous sommes redevenus un peuple libre, donc, un peuple debout !

Maintenant que j'ai le privilège de représenter officiellement la Macédoine en France, pays auquel tant de liens m'attachent, maintenant que nous avons tous l'espoir que la paix encore fragile va s'affirmer et permettre à notre peuple, tant éprouvé, de connaître enfin la prospérité et la joie dans la paix, j'aimerais vous dire que pour moi, Pierre Béarn, si cher à mon cœur, est resté et restera toujours le même : l'homme le plus extraordinaire qu'il me fût donné de connaître, poète de génie, méconnu aujourd'hui, mais triomphateur demain !

Paris, Février 2002

Témoignage d'amitié

JEAN ROUSSELOT

De l'Académie Mallarmé

Pierre Béarn est mon ami depuis toujours. Entre nous, jamais d'embrouilles, de fausses notes ou de manquements. Je lui dois ma première interview radiophonique et bon nombre de paragraphes sur mes écrits. J'ai admiré ses *Dialogues de notre amour*, ses *Couleurs de mer* et ses *Couleurs éparses*, son *Cram-Cram du Niger*, ses *Passantes*, ses *Cent Amériques*, sa constance exceptionnelle à rédiger SEUL une revue, *la Passerelle*, qui fut à la fois un brûlot, un journal de bord et une chronique des événements. Des poèmes et des textes littéraires de lui complétaient chaque livraison. Certains de ces textes, notamment *Paris sur braises*, n'ont pas encore paru en librairie, je le regrette, car ils sont pleins de véracité et d'une sagacité qui est l'une des vertus de cet auteur hors normes.

Cette sagacité qui ne tourne jamais à la leçon de morale se combine avec un humour sans noirceur et un amour profond de la vie. J'ai en tête une maxime étonnante de la part du nonagénaire que Béarn était alors : « Il faut vivre comme si l'on était immortel. »

J'ai prononcé le mot amour. Il faut l'entendre à tous les sens. Béarn a beaucoup aimé les dames et les demoiselles. Son anthologie intitulée *l'Érotisme dans la poésie féminine, du moyen-âge à nos jours*, prouve qu'il les croit capables d'exprimer clairement et avec talent ce qu'elles recouvrent avec un voile de pudeur ou un habillage d'allusions.

C'était là rejoindre à la fois les *Dialogues de notre amour* et le *Cantique des Cantiques* qui est au roi Salomon.

Ce grand poète de l'amour, à ranger entre Louise Labé et Paul Éluard, a été aussi le poète de la navigation et celui de la

bonne cuisine, avant, sur ses vieux jours, de se révéler fabuliste. Un fabuliste intarissable et convaincant, comparé très justement à La Fontaine, avec cette réserve toutefois qu'il ne conclut jamais comme celui-ci par une apologie de la force ou de la ruse.

Notre compagnonnage, disais-je, n'a jamais eu d'éclipses. Très proche des Amis de Rochefort, il s'est dévoué pour René Guy Cadou, notre cadet, en lui décernant le Mandat des Poètes, entreprise dont il fut l'initiateur et, pendant 49 longues années, le rédacteur, et « l'homme de peine ».

Ce sens de la solidarité fraternelle le guida encore dans ses fonctions de secrétaire général de la Société des gens de Lettres de France, et, jusqu'à présent, si je ne m'abuse, dans sa participation aux travaux de celle-ci qui portaient sur le statut, les droits et les misères de la profession. Je puis en parler sans crainte d'être démenti, ayant été deux fois président de cette compagnie et, en dernier lieu, le voisin de table de notre ami. Sans oublier notre expédition dans l'Allemagne encore communiste pour en découdre avec les membres de l'Union des Écrivains. Beau voyage en vérité qui nous mena chez Gœthe, Schiller et Liszt à Weimar, à Poznan, chez le roi-soldat ami de Voltaire, à Dresde où nous assistâmes à une représentation de l'Orphée de Gluck, etc.

Quand les choses n'allaient pas à son gré, Pierre prenait le contre-pied, haussait le ton, ne démordait jamais de son point de vue. Bien des réussites sur le plan professionnel lui sont dues. Elles justifient encore plus amplement l'hommage que nous rendons à ce centenaire juvénile dont la plume court toujours.

Se revoir avant la fin...

ROBERT SABATIER

De l'Académie Goncourt

En août 2001, l'ami Pierre Béarn m'a écrit pour me souhaiter un heureux anniversaire. Il m'a confié que j'ai depuis cinquante années été un de ses plus proches, un frère. Il est vrai que j'ai beaucoup hanté sa librairie de la rue Monsieur-le-Prince et que nous avons eu ensemble de bonnes parties de rigolade. Et puis il y avait aussi entre nous le cher Mac Orlan, mes souvenirs d'enfance Montmartroise quand voyant le Grand Frédé devant son Lapin Agile ma mère me faisait croire que c'était le Père Noël.

Je reviens à cette lettre d'anniversaire. Béarn : « Dans quelque mois, j'aurai cent ans. Il faut se revoir avant la fin... » Bien que plus jeune d'une douzaine d'année, je lui ai répondu en lui demandant s'il s'agissait de sa fin ou de la mienne en précisant que je connaissais à Mortagne-au-Perche une dame de 113 ans en bonne forme.

Selon certaines statistiques, il y aura en 2020 beaucoup de personnes âgées de 120 ans. Pourquoi pas Pierre Béarn qui a bon pied bon œil ?

Pour fêter son centenaire, je déclare qu'il a gardé ce regard amusé qui est un signe d'enfance préservée.

Et puis, je l'embrasse cent fois.

Copain de toujours

NOËL VÉRY

En 1960, mon Père nous avait emmenés à Rome, dans le but de nous communiquer sa passion pour cette ville, et je me souviens d'un dîner au restaurant « Tre Scalini », Piazza Navona. A peine rentré à Paris, il est décédé.

Copain de toujours, tu as alors écrit ton fameux article : « *Mon Ami Pierre Véry...* » où tu racontais votre jeunesse, vécue ensemble.

Son vieux pote, bien sûr, c'était toi. Il ne pouvait oublier vos rencontres, vos rêves, votre expérience commune et séparée, vos voyages, le vélo, le billard, et votre bouquinerie : « La Galerie du Zodiaque », et ceux qui la fréquentaient, et des livres, des livres, et encore des livres, qu'ils achetaient, qu'ils vendaient ou voulaient garder.

Bientôt chacun de vous se mit à reprocher à l'autre de ne pas écrire les livres qu'il aurait dû écrire et d'abandonner leur vie commune. Toi, tu regrettais surtout qu'il se mette à écrire des livres policiers, alors que Gallimard venait de publier deux romans de vraie littérature.

Mais, que vient faire Rome dans tout cela ? me direz-vous, vous qui me lisez. Simplement, que je suis à la terrasse d'un restaurant, à Rome, sur la même place Navona ; plus de quarante années ont passé, et je suis occupé à écrire sur toi, Pierre ! Les boucles du Destin seraient-elles comme celles du Gange ? Aussi réelles qu'imprévisibles, à tel point que ce fleuve arrive parfois à se côtoyer lui-même ? (Et c'est tout juste s'il ne se croise pas sans s'en rendre compte ! Un ajout de l'auteur à un vieux proverbe indien).

Tu me parlais un jour, Pierre, d'une escapade à vélo, entre les deux guerres, avec Papa en Charente, sur « la terre des Goupis », et de ta stupeur de découvrir une tribu qui vivait de manière quasiment médiévale et qui vous considérait comme des Martiens. C'était la famille du Grand Père de Papa. Le

monde de la France Rurale d'avant.

Alors je me suis mis à compter... Tu as donc connu : Son grand-père en Charente, son père qui t'enseigna la littérature, lui-même, bien sûr, ses enfants, nous trois, ses petits enfants, ceux de Madeline et Dominique, et c'est à son arrière petite fille que j'ai récemment donné à lire tes fables.

Six générations de Véry peuvent se vanter d'avoir connu le même Pierre Béarn, le même poète. Des vieux paysans de Cro Magnon à mon neveu Alexandre qui me disait, lors de ton passage en Charente à l'occasion du centenaire de la naissance de Papa : « C'est formidable à la fin du repas, il se lève et il chante ! » Et la salle du restaurant avait fait silence pour t'écouter chanter.

Mais, comment n'écouterait-on pas un homme qui réparait les Taxis de la Marne au début du siècle, qui voulait rendre leur liberté aux nègres et aux arabes au milieu du siècle, quand on leur refusait même « l'intégration », et qui écrit encore ses pensées sur les avions, lancés dans les tours de New-York au début du siècle suivant !

Serais-tu donc indestructible, Pierre Béarn ? Un éternel témoin du Temps qui te glisse dessus ? Celui qui jette des « Passerelles » entre les siècles ?

Alors, après « Mon Ami Pierre Véry... » je répondrai à celui que ma tribu peut considérer comme une sorte de neveu, d'ami, d'oncle, de parrain, de grand-oncle ou de bisaïeul (et la liste est au bord de s'allonger) :

NOTRE AMI PIERRE BÉARN

Pierre Béarn, messager d'aujourd'hui, prophète de demain

BRIGITTE EGGER

*Cela rendit Dieu malheureux,
Il n'avait pas créé la Vie
Pour devenir en anarchie
Un lépreux.*

Mon propos, à l'occasion de ce numéro spécial que notre ami des Éditions Editinter consacre à Pierre Béarn, bientôt centenaire, ne sera ni d'ordre bibliographique, ni d'ordre historique, c'est-à-dire, tourné vers le passé. Tous ces éléments existent déjà, notamment dans ce numéro spécial.

Ce qui m'importe, ce qui me passionne même, c'est de montrer, de démontrer, pourquoi nous avons tous et toutes besoin d'un homme comme Pierre Béarn, de son écriture, de SA poésie, pour nous aider à rester solidement ancrés dans notre humanité, en ce début de 3^e millénaire, féroce de compétitivité, banal à crier dans sa pseudo-recherche esthétique, désolant dans son laxisme devant l'urgence de revenir à des valeurs réelles.

Mieux que tout bavardage, je veux lui donner la parole à travers des extraits de poèmes, où Pierre Béarn, mieux que ne le ferait toute kermesse anti-mondialiste fourre-tout, s'insurge contre la robotisation de l'homme, la surpuissance des multinationales, la dépersonnalisation de nos cultures individualistes au profit d'un mode de vie sans goût, sans parfum, sans couleurs, et, trop souvent, sans but, sans finalité.

Au profond des Démences

*Matière au pouvoir infini
dans les navigations sommaires
des particules de survie
te voilà devenue l'esclave
des englués des connaissances.*

*L'inconnu n'est plus que banal
et l'infini n'est plus qu'un mot*

*Au seuil du Doute fondamental
la science est devenue servile.
Pour la curée des appétits
la science imbue a pris ses aises*

*Les véhicules du Savoir
aux infernales vérités
sont victimes de leur puissance...*

Que dire de plus? Toute notre révolte jusque là impuissante, tout notre désespoir devant la réalité qui fait de nous l'apprenti sorcier, asservi par ses découvertes, se retrouvent résumés d'une façon magistrale. Nous voulons tous que cela change, mais, pour que cela change fondamentalement, sommes-nous prêts à changer nous-mêmes?

Sinon, que sera notre sort dans un avenir imprévisible mais redoutable?

*Dans la jungle apeurée de l'au-delà stellaire
l'indifférence est-elle notre seule punition?*

dit Pierre Béarn.

Pierre Béarn, lui qui aura parcouru un siècle, messenger d'aujourd'hui, prophète de demain, nous aide à comprendre, nous aide à nous situer, nous guide dans notre détresse confuse, quelque soit notre âge, quelque soit notre profession, pourvu que nous prenions la peine de lire intensément, de nous remettre en question. Car, il nous faut réapprendre à

nous regarder en face, afin de pouvoir regarder l'autre, et aller plus loin que le tangible, le fonctionnel, sans pour autant tomber dans le piège utopique de pouvoir revenir en arrière.

*Progrès, quelle folie t'anime
dans tes créations de robots
et d'immatriculés-conceptions ?*

*Le soleil ne sait pas que la nuit va répondre
mais tout sur notre terre est silence aux questions
Tout dort en sa mort attentive.*

Par ce constat, dans sa brutalité lucide, Pierre Béarn, le poète, le visionnaire, avoue son impuissance, il sait se montrer humble. Face aux explosions démographiques qui n'alertent quasiment personne, autrement, au lieu de déplorer les catastrophes humaines, des actions efficaces, multipliées, mondialement concertées seraient entreprises pour endiguer cette démente, qui est pourtant à la base de la misère de tant de peuples démunis, même Dieu a l'air de se résigner...

*Mille hommes sont de trop sur la terre en guenilles
mille hommes cultivant le feu
pour niveler cent mille villes
mais que peut le semeur au soir du couvre-feu ?*

*Cela rendit Dieu malheureux,
Il n'avait pas créé la Vie
pour devenir en anarchie
un lépreux.*

Dans les Civilisations anciennes, celle de la Grèce antique, celle des époques de gloire où triomphait un Islam éclairé, dont les représentants sur terre écoutaient les poètes et les musiciens pour mieux préparer l'avenir, l'avenir de tous, celle des Pharaons où l'homme lettré, celui qui savait immortaliser sur le papyrus la parole qui pesait son poids, dans pratiquement toutes les grandes civilisations disparues, le poète, le chantre, avait un rôle primordial à jouer. Ce rôle a malheureusement disparu au profit d'un noyau d'intellectuels qui n'écrivent que

pour eux, au profit de loisirs où le préfabriqué mental triomphe au détriment de la créativité. Pierre Béarn s'en désole, et, après avoir dénoncé maintes et maintes fois cette absurdité, il s'avoue dépassé par notre pseudo-civilisation à visage de plus en plus inhumain.

*J'étais debout sans bras
vide au creux du bruit
vide en chandelier vite oublié*

*Poètes perdus en multitudes
il vous reste à percer du doigt
sous l'œil dédaigneux des cygnes
les ballons enfantins du rêve*

Mais, le voilà debout à nouveau, furieux, osant crier sa rage, il lutte encore, tenace, implacable, il veut reconquérir l'âme perdue, il veut à nouveau mériter pour ses frères, le Graal, l'ultime récompense...

*Je crie, je hurlerai, ma douleur est de rage
je ne veux pas souffrir par caprice de Dieu
je me veux éternel, vérité et mirage
je me veux désaveu*

*Si nous payons péché qu'il soit de la famille
Je te renie Adam!
S'il me faut en chemin m'habiller de guenilles
que je sois seul errant.*

Avec tendresse, avec amour, il vient vers nous, pour nous prendre par la main, pour essayer de nous remettre, en dépit de tout, en dépit de nous, sur le chemin de l'espoir, après tant d'errances infertiles :

*Ô mes aveugles de l'humain
le bonheur usurpé de la paix
aura-t-il encore un visage
qui puisse vous devenir familier?*

*Après vos semailles d'aveugles
que pourrait encore souligner
le sourire à préserver d'un enfant?*

A nos interrogations, à notre quête de spiritualité, qui aboutissent souvent dans l'impasse d'un exotisme frelaté, car, rares sont ceux parmi nous, les occidentaux, qui ont vocation de s'engager sur le chemin épineux et implacable des vraies religions ésotériques de l'Asie qui nient notre conception occidentale du plaisir et de la propriété, bref, en écoutant le message contenu dans les poèmes de Pierre Béarn, même dans ceux écrits il y a plus de cinquante ans mais revus depuis, sa parole est claire : la réponse à nos questions n'est pas une recette toute faite. A la limite, il n'y en a pas ; c'est cela, la réponse, difficilement acceptable. Ceux ou celles d'entre nous, qui ne peuvent se reconnaître devant le miroir aux alouettes d'un paradis promis, où femmes sont éternellement vierges, ni par le mythe d'une sainte vierge ayant conçu le fruit sans connaître les joies du don charnel, restent évidemment dans le néant, à la dérive sans gouvernail...

Mais, Pierre Béarn est là, qui s'efforce, malgré nous, de nous sauver de la noyade. Lui, le chantre, lui, l'homme toujours debout, lui, le prophète méconnu, qui parle hélas trop souvent dans le vide, en arrive à se questionner devant Dieu :

*Par nos mains de péché
par l'imperfection de notre corps
par le désert le plus reculé de Ta création
par notre âme faite à Ton image
mais que nous crucifions en nous
accorde-nous la grâce de la FOI*

*Puisque la Mort nous attend
et que nous marchons
dès le premier pas vers elle
puisque Tu nous as fait naître aveugles
et dispensés du choix de nos vertus
accorde-nous la grâce de la FOI*

Voilà, ce que je voulais vous montrer, voilà en quoi, Pierre Béarn nous intéresse, voilà en quoi il nous est indispensable, vital, car, jamais l'angoisse de l'individu n'a été aussi grande qu'aujourd'hui, en ce début d'une ère nouvelle qui sonne peut-être le début de la fin...

Mais, Pierre Béarn n'abdique pas, à cent ans encore il voudrait porter notre croix, et, en cela, sans s'en rendre compte, il devient aussi notre guide spirituel, remettant ainsi en lumière le rôle ancien du chantre visionnaire et sacré :

*Je souffre en ma santé des maladies humaines
du refus d'un miracle à l'ombre de mes mains
de n'être en ce bourbier que peine entre les peines.*

*Être Dieu soudain... quelle revanche !
dit-il à la fin des fins.*

Couleurs Béarn

EMMANUEL HIRIART

Couleurs du temps

Avant d'embarquer, oublions l'âge du capitaine. Lisons-le simplement.

Laissons passer le temps qui passe, laissons le courir dans la presse ; regardons danser le temps qui tourne, celui des mots et des saisons, le temps dont les contes tissent les robes du désir.

La saison de Pierre Béarn, c'est le printemps

*"car le printemps c'est le bonheur
de pouvoir moissonner l'hiver"* (F)¹

c'est le temps du surgissement, des sèves fortes, de l'allégresse et de la fantaisie, de l'amour, de l'inachevé parfois... Une saison moins simple que ne le laisserait penser son apparente insouciance :

*"Gémeaux j'ai mal j'ai mal j'ai maux d'être à la fois nuit jour
la lune et son reflet, le soleil et l'éclipse,
le rêve et le réel, le dédain et l'amour
deux jumeaux émergés d'un œuf d'apocalypse"* (D)

S'il sent déjà l'été (surtout le 15 juin, date de naissance du poète!) le printemps Béarn se souvient aussi de l'hiver. S'il y a des heures où

*"le monde avait changé de forme
et nous dormions sur lui
car nous étions libérés
l'herbe parlait
et nous n'étions plus étrangers dans le champ"* (D)

il y a aussi des jours plus froids où

*"Dans la maison du bord de l'eau
ma voix cherche ta voix
et rencontre un écho moqueur"* (D)

Certes on peut se consoler en se souvenant que l'absence a le pouvoir de "*changer la lune en soleil*" (F) mais il faut admettre avec lucidité que

*"la beauté n'a qu'un printemps
vient un jour où tout s'effondre
la mort est un aliment".* (F)

Le bonheur n'a qu'un temps, et s'accompagne toujours dans les poèmes de Béarn de la conscience de sa propre fragilité. Ce peut être source d'inquiétude, parfois d'angoisse, mais le poète prend de plus en plus souvent le parti de s'émerveiller des métamorphoses du temps, en spectateur sans illusions, comme on regarde rêver les nuages :

*"Le ciel était surpeuplé
d'une foule d'ours blancs
qui tout en se chevauchant,
semblaient tous paralysés
alors qu'ils donnaient naissance
avec une lenteur troublante
à des bêtes vêtues de neige
dans l'ampleur du sortilège"* (F)

Couleurs du feu

Pas d'illusion donc :

*"les mots ont des couleurs
changeant avec la lumière*

*on ne saurait les faire parler
que de l'instant.*

*les mots qui t'ont conquise
sont les mots qui te perdent"* (D)

Cependant la lucidité n'est pas résignation : même s'ils deviennent plus détachés avec le temps, les poèmes de Béarn sont animés du feu d'une révolte libératrice. Révolte contre un monde sans âme, contre tout ce qui déshumanise l'homme. Par exemple le travail à la chaîne :

*"les têtes des chaîneux morts à la vie qui passe stagnent
cloc, cloc, glou, glou, cloc, cloc, le massacre dolent*

*des figurants de cette foire
met sur le lit circulatoire
les têtes moissonnées du décapitement*

*et quand le contremaître ayant atteint le bout
se retourne enfin vers la chaîne
il découvre miton mitaine
un régiment de mains torturant les écrous". (AC)*

Ce monde déshumanisé est le royaume des chiffres "collés comme des mouches/sur nos chaînes condamnées" d'hommes "décapités de Dieu". (AC) Béarn nous invite à rejoindre dans sa révolte

*"le peuple libre des dauphins
qui tressait sur le dos des flots
une guirlande de zéros" (F)*

Les vers des *fables*, eux, se jouent des mètres académiques. Ils sont mesurés, mais Béarn adopte, pour les dièrèses et les e muets, l'usage courant d'aujourd'hui, chantant sa propre guirlande :

*"un flamant rose à l'air fragile
sur ses deux pattes d'allumette
voulait jouer de la trompette".*

C'est dans les *fables* en effet, du moins à mon goût, que la liberté de Béarn, moraliste amoral amoureux de la Vie (avec une majuscule, en général) trouve sa plus sûre expression, dégagée des considérations discursives qui affaiblissent me semble-t-il certains de ses poèmes militants. Et puis cette forme de fiction poétique convient à ce poète double² qui a toujours aimé les masques : dans les divers recueils de *L'arc-en-ciel de ma vie* et dans les *Dialogues de notre amour* il fait l'homme sous toutes ses formes : la femme, le marin et l'ouvrier, et même le nègre (au sens de Senghor et des negro spirituals)

*"Nous sommes la nuit des faces noires
en marche vers la lumière
la nuit des faces noires
qui montent vers l'aurore
Nous sommes les affamés
Du soleil et de la liberté
(...)*

Nous voulons que la nuit de nos cœurs

*Se dissipe
 Et que devienne lumineux
 Notre corps
 Nous voulons que s'illumine dans la joie
 Notre cœur de douleur
 Notre corps semblable aux autres"*

Dans le jeu des masques s'élabore une valorisation de la diversité, de l'individuation (dont l'imagination, la fantaisie sont pour Béarn de puissants outils) dans le respect mutuel : un amour.

Couleurs d'amour

La poésie de Pierre Béarn n'est pas seulement révolte, elle est aussi, et d'abord, célébration (parfois dans le même mouvement). C'est l'amour en effet qui pour elle donne sens et valeur à la Vie :

*"Avant toi
 Les mots n'étaient que fruits verts
 Éparpillés en jonglerie
 Et voici soudain naître en fusée
 Des mots qui brûlent
 Des mots nouveaux
 Plus vieux que nous
 Dont la saveur nous illumine
 Des mots flétris qui ressuscitent
 Afin qu'à notre tour nous naissions au printemps
 Amour!*

Je prends enfin conscience de ma voix". (D)

C'est ici la totalité des *Dialogues de notre amour* qu'il faudrait citer, long poème dialogué de l'amour, du désamour et de l'approfondissement de l'amour dans le désamour, poème de la fusion et de l'affirmation de soi. Dans ce *cantique des cantiques* d'aujourd'hui le sens de l'image de Béarn s'exprime de façon plus grave que dans les fables, mais avec une égale réussite. L'amour comme la poésie y passe par la fiction, par le rêve conscient que le mouvement du texte remet en cause pour le rapprocher de son centre. L'amour est amour de la femme, et d'abord amour physique, mais aussi amour spirituel (le lecteur

aura remarqué au fil des citations qu'il y a chez notre poète un vrai souci de spiritualité, en dehors bien entendu de l'ordre des Églises), amour de l'amour. Je choisis en guise de conclusion une strophe qui me semble, avec bien d'autres, condenser ces qualités dans son humanité tendue, comme une dernière invitation au voyage de la lecture ou de la relecture :

*"Pacifié dans les herbes noires
 ton visage est une lune
 attardée dans le miroir d'un étang
 Violant la lumière de ton front
 mon ombre y fait glisser
 des nuages qui la caressent
 Mais ton corps n'est plus qu'un paysage
 prisonnier d'un rêve
 et j'hésite à détruire
 tes reflets de lune."*

1. F : 300 fables d'aujourd'hui ; AC : L'Arc-en-ciel de ma vie ; D : Dialogues de notre amour. Ces trois ouvrages sont publiés par Editinter.

2. Voir plus haut le texte sur les Gémeaux

Pierre Béarn, les vibrations d'une voix aux couleurs de la vie

MICHEL BÉNARD

La vie, la poésie, la lutte sociale, l'espoir humaniste universel et aussi l'écologie bien avant que le mot ne soit de mode, avec Pierre Béarn on ne compte plus... Oui, effectivement avec Pierre Béarn nous n'osons plus inventorier, soixante-dix, quatre-vingts ans d'action, d'engagement au service de l'homme, de la poésie, de la littérature, pour tout vous dire, le célèbre sculpteur Russe Zadkine, le peintre Brayer et le graveur Tamari furent les illustrateurs de ses premiers recueils, telles *Les Passantes* aux éditions Rougerie, Zodiaque et Jean Grassin, incontestables sceaux de référence, alors vous voyez l'histoire n'est pas nouvelle. D'ailleurs notre personnage trouva sans doute très anecdotique d'ouvrir les yeux sur le monde et de conjuguer sa naissance avec celle d'un siècle pour le moins haut en couleurs : en 1902.

Pierre Béarn est une sorte de monolithe de la poésie, une espèce de franc tireur humaniste dans tous les sens du terme, car bien au-delà de son œuvre personnelle qui est déjà d'une remarquable ampleur : poésies, romans, nouvelles, fables, revues, dont l'éclectique *Passerelle*...

Il est bon de souligner en ces périodes où le nucléaire fait encore beaucoup trop parler de lui que Pierre Béarn fut l'un de ses premiers détracteurs.

*« Et vous les serviteurs des sciences homicides
Savants que l'esprit désavoue
Qui façonnez notre suicide
Quelle haine vous hante et quels Dieux servez-vous ? »*

De son vivant Marc Chesneau m'avait un jour écrit que : « La poésie est une ferveur qui s'exprime au nom des hommes. » et qu'il avait : « la nausée de l'étiquette politique comme dominante d'une œuvre. », et encore que c'était : « dans l'humain que l'on devait s'engager, pas dans les proclamations d'un parti. » Il me semble que cette ferveur de l'humain est bien le mot clé de toute l'œuvre et l'action de Pierre Béarn.

J'ai retenu un texte remarquable symbolisant parfaitement tout l'esprit, toute la pensée, toute l'abnégation d'une vie au service de la littérature et d'un total engagement par l'acte de poésie. Ce texte se veut à la fois didactique, éveilléur de conscience, d'une grande lucidité révélatrice, poétique également : les images les plus évocatrices y pullulent, assurément nous sommes ici devant une écriture aux parfums prophétiques. Ce poème *Refus d'héritages* provoqua en moi, un appel, un signe de secrète complicité associé à une réelle émotion. A lui seul, ce poème prélude et survole toute une œuvre, il est un cri indissociable de la vie, le pourquoi d'une mission en poésie. Le texte n'a pas vieilli, bien que déjà ébauché en 1951 et 1952, les cendres de Stalingrad, de Berlin, d'Hiroshima et de Nagasaki sont encore tièdes, nous sommes en plein début de la guerre froide. C'est peut-être pourquoi plus que jamais ce texte est d'actualité, plus que jamais il s'adresse aux jeunes, puissent-ils être nombreux à l'écouter, à le découvrir en ce début de siècle hypothétique où les maladies, les épidémies que l'on pensait éloignées reviennent en force, où la guerre s'installe de nouveau et où le chômage règne, alors que l'occident dans sa superbe mais illusoire supériorité se croyait naïvement préservé de tous ces fléaux. Oui, ce poème, hors du temps, s'adresse à tous les hommes, sans aucune distinction. Il est vital de hurler ce poème, de réveiller les esprits assoupis et égarés par le pléthore de fausses valeurs. Par ce texte Pierre Béarn, renie, rejette l'accumulation de siècles d'erreurs, de mensonges, d'aliénations collectives, de civilisations d'orgueil, de pouvoir aveugle et arbitraire, de haine ancestrale, ce vieux mythe d'Abel et de Caïn. Ce poème est une prophétie authentique, un hymne universel, un espoir de lucidité pour les générations présentes et à venir.

*Humanité maudite, O frères de misère
murés dans la suie du dédain
et qui vivez à ras de terre
avec l'espoir, dépouillé de sa peau, pour gain.*

*La lâcheté englue trop tôt vos mains d'esclaves
hommes promis aux fossoyeurs
qui retrouvez avec les caves
la grotte ou vos aïeux avaient cloîtré leur peur.*

*Le feu qui les sauva se venge sur vos têtes
c'est le cycle du feu ferme
en un vol dompté de comètes
cernant au cou comme un carcan l'Humanité.*

*Travailleurs des métaux qui forgez votre mort
pour des salaires de vivant
quelle hydre de folie vous mord ?
Qui de vous peut encore s'espérer survivant ?*

*Et vous, les serviteurs des sciences homicides
savants que l'esprit désavoue
qui façonnez notre suicide
quelle haine vous hante et quels dieux servez-vous ?*

.....
*Boursouflant l'horizon des forêts et des villes
de la Baltique à Odessa
la peur mêlant hommes et rats
s'apprête à déferler sur l'Occident débile.*

*Par les routes connues des conquérants bottés
la Peur se hâte en marche lente
fuyant les lumières démentes
de cent mille soleils brusquement éclatés.*

*L'Asie se vide en trop plein de sang qui déborde
sur l'Europe scandalisée*

*Ah ! Que fait donc le Crucifié ?
N'entend-t-il pas l'Humanité qui se saborde ?*

*Houles de foules léchant le seuil des maisons
confinées dans leur égoïsme
décapitées d'impérialisme
mendiant le pain du pauvre et quémandant pardon.
Et puis boursoufflement de honte et de colère
qui noie de hardes les parvois
marque d'enfer le Paradis
et fait sauter les murs des bonheurs éphémères.*

*Que pourrait l'Occident sous la poussée du flot ?
L'Occident est de porcelaine
et moins chanceux que fut Athènes
il deviendra l'Asie échappée du chaos.*

*Mille hommes sont de trop sur la terre en guenilles
mille hommes cultivant le feu
pour niveler cent mille villes...
Mais que peut le semeur au soir du couvre-feu ?*

*Que nous sert de crier dans le vide éternel ?
Que nous sert d'être libres encerclés de silence ?
Chaque homme porte en lui la mort de l'arc-en-ciel.*

*Le soleil ne sait pas que la nuit va répondre
mais tout sur notre terre est silence aux questions
Tout dort en sa mort attentive.*

*Dans la jungle apeurée de l'au-delà stellaire
l'indifférence est-elle l'unique punition ?*

.....

*Astres tranchés du ciel tombant en lunes molles
dont le sang lumineux illuminait nos nuits
était-ce Toi hurlants labours, ferrailles folles
trains de bruits aériens fonçant sur nos réduits ?*

*Cathédrales en feu étouffées dans le plâtre
des voûtes éclatées et des Christs sans clous
Satan dressé sur les débris de Ton théâtre
mon Dieu était-ce Toi soudain devenu fou ?*

*Tes hosties profanées dans l'horrible vidange
et tes cloches fondues au creuset d'anarchie
Dieu, par les tiens renié, que faisaient donc tes anges ?
Pas une main pour préserver tes effigies !*

*Reims et Rouen, Cologne, Hambourg, Lubeck, Berlin,
Chœurs éventrés sur les autels comblés d'ordures
que faut-il réussir en meurtres inhumains
pour réveiller ce Mort à l'ancienne blessure ?*

*Je crie, je hurlerai, que l'orgueil me gracie
À genoux me voici dépiautant ma colère
avec au bout des doigts dix étoiles flétries
je me sens de nouveau encloché dans la terre.*

.....

*Rien, sauf infiniment de sang
n'effacera les feux de l'aube
et de la nuit du nucléaire.
Mais n'est-on pas toujours perdant
dans l'enchère des connaissances ?*

*Des interminables semailles
de l'Histoire multipliée
il reste des brassées de fleurs
pourprées de folies et de haines.*

*Des entonnoirs de la mémoire
le sang s'affaisse sur nos mains.*

*Dans la cendre des métropoles
et des civilisations désossées
deviendrons-nous en démesure*

*des crânes cascasant en foules
à la recherche de la vie?*

Salut Pierre, et à demain, aux creux des mains de la poésie!

Pierre Béarn ou l'écriture du paradoxe

CARINE BLEDNIAK

Défenseur de la Terre, avocat des opprimés, ennemi de la guerre, s'insurgeant contre la pauvreté, les différences raciales et autres calamités de notre société, Pierre Béarn est sans conteste profondément humain, comme l'ont noté la plupart de ses commentateurs. Pourtant, le chêne centenaire, sûr de lui, aux positions inébranlables déconcerte aussi parfois par l'aspect trop singulièrement vindicatif de ses poèmes ou par les contradictions qui semblent émailler son œuvre.

Ces « failles » ne relèvent-elles pas pourtant elles aussi de l'humanisme de Pierre Béarn, un homme, qui en tant que vrai poète « [écrivait] avec son sang »¹, se dresse, authentique, dans le maquis de ses contradictions ?

En effet, notre poète ne se targue pas d'exprimer un idéal, son œuvre n'est pas utopie, elle est celle d'un homme qui s'exprime librement et sincèrement. Rempli d'espoirs et perclus de doutes, se caractérisant par une sorte de bi-polarité propre à l'homme, oscillant entre la révolte et l'éloge de la vie, ses écrits, ses « cris » pour ainsi dire, accentuent la « nature tragique et intervallaire de l'homme » pour reprendre l'heureuse expression de René Char. Cette thématique constante du paradoxe est particulièrement prépondérante lorsque l'auteur aborde des sujets importants tels que Dieu. Dans « Pour ou contre ? », il le défend avec verve, le disculpant :

*« Dieu ne saurait être coupable
C'est nous qui sommes responsables
en maquillant ses créations »²*

Pourtant, dans un autre poème, nous entendons :

« *Mon chapelet n'est plus qu'un lasso sans emploi.* »³

ou encore :

« *Tu restes Le Coupable écartelé de honte
d'avoir œuvré sans réfléchir* »⁴

Dans cette œuvre, on identifie tantôt certaines réminiscences bibliques, tantôt on retrouve la doctrine de la réincarnation quand notre poète ne se présente pas comme carrément athée à d'autres endroits.

Quittant le ciel pour revenir à l'humain, il adopte la même attitude se « [voulant] chair dans la chaleur des hommes »⁵ malgré qu'il considère les hommes comme une « affreuse imperfection ».⁶

De même, son acte d'écriture est toujours accompagné d'une remise en question : il conjugue avec beaucoup de sensibilité création poétique et réflexion critique, se pensant « Magicien sans pouvoir »⁷ mais persévérant dans cette entreprise pourtant coûte que coûte.

En outre, il endosse différents visages, amoureux transi dans *Les Dialogues de notre Amour*, volage dans *Les Passantes*. Dans sa poésie, des fables d'une légèreté déconcertante côtoient des poèmes sombres aux accents apocalyptiques.

Une telle ambiguïté se traduit aussi dans ses écrits par une syntaxe de l'antithèse mais aussi par une attitude de « montré-caché » (qui correspond à la co-appartenance du visible et de l'invisible qu'a mise en évidence Michel Collot).

Ainsi, l'œuvre de Pierre Béarn est une effigie aux multiples facettes, lumineuse et désespérée. Son écriture est unique en ce début de siècle. Contrastant avec la tendance actuelle qui est de tendre au silence (Jacques Roubaud, Denis Roche), Pierre Béarn combine deux types d'écriture : si les thèmes qu'il aborde sont d'une modernité évidente, il est aussi quelque peu traditionaliste, renonçant au « je » impersonnel prôné par la majorité des poètes actuels. Ce n'est pas étonnant ! Pierre Béarn pénètre dans le troisième millénaire fort d'un siècle d'existence ! S'il vit à notre époque, il est tout empreint d'un long passé. Ayant écrit toute sa vie durant, le résultat final ne peut être que savamment et plaisamment disparate, dans la

forme comme dans le fond. Comme notre poète aime à le préciser, rares sont les écrivains français ayant vécu et écrit jusque 100 ans ! Plein de ressources, il recourt d'ailleurs à de multiples écritures (écritures oratoire, didactique, scientifique, lyrique, biblique, familière etc.) qui engendrent des ruptures de ton qui font l'originalité et le charme de cette œuvre.

Cette synthèse antithétique s'exprimant dans de nombreuses formules n'assure-t-elle pas la dynamique de l'être béarnien, c'est-à-dire le mouvement existentiel initial qu'il habite et qui le raccorde à ce qu'il entoure ? La puissance d'expansion de son être, expansion multidirectionnelle, résiderait alors dans cette tension des contraires, dans ce rassemblement de virtualités opposées et octroierait la force exceptionnelle que nous connaissons à l'œuvre prodigieuse de Pierre Béarn.

¹ "Pierre Béarn par lui-même" p.7

² *L'Arc-en-ciel de ma Vie*, Editinter, 1998, p.45

³ Ibid., p.102

⁴ Ibid., p.213

⁵ Ibid., p.16

⁶ Ibid., p.20

⁷ Ibid., p.264

Choix de poèmes

USINE DE CAMPAGNE

Usine ourlant de laideur grise un champ de blé
Si honteuse en sa logique
de dresser là ses murs de briques
qu'on la prendrait pour un grand vaisseau naufragé.

Sa cheminée trop haute et qui semble vétuste
distille une fumée d'hiver
que le vent aussitôt conquiert
pour tracer dans le ciel un fin chemin d'arbustes.

Le lierre et les orties cernent ses alentours
et la mousse attendrit ses tuiles
pour leur donner un air fertile
de jachère attendant l'époque des labours.

Mais dans l'été qui dort son haleine est trop forte
pour les papillons audacieux
et les blés ont pris l'air soucieux
des arbres quand ils voient tomber leurs feuilles mortes.

TAYLORISME

La chaîne cliquette en dépliant ses vertèbres
Cloc ! l'homme assis serre un écrou
Cloc ! cloc ! et l'écrou fait glou-glou
telles des gouttes d'eau tombant dans les ténèbres

Cloc, cloc, glou, glou, cloc, cloc, la chaîne se déploie
cueillant au vol le geste à faire
pour que l'écrou héréditaire
saute sur le boulon qu'on lui promet en proie

Les têtes des chaîneux morts à la vie qui passe stagnent
dans l'eau des projecteurs
Cloc ! l'une en fugue de torpeur
soudain glisse sur les écrous qui se prélassent...

Mais le voisin qui pose un écrou virginal
ne voit pas venir cette tête
flottant en bouteille distraite
sur le flot nonchalant du travail machinal

Et bientôt débordé par le courant pervers
qui trouble l'ordre lumineux
et fauche en passant les chaîneux
voici que glisse aussi sa tête et qu'il la perd

Cloc, cloc, glou, glou, cloc, cloc, le massacre dolent
des figurants de cette foire
met sur le lit circulatoire
les têtes moissonnées du décapitement

Et quand le contremaître ayant atteint le bout
se retourne enfin vers la chaîne
il découvre miton mitaine
un régiment de mains torturant les écrous.

PAYSAGES MARINS

V

Quand mon bateau sème en paix sa fumée
sur la mer qui n'a plus d'âge
et que le vent s'amuse à feuilleter ma vie
j'aime à rêver sur le gaillard d'avant
bordé par un nid de cordages.

Le chant de l'eau courant l'étrave
fait renaître celui des sources.
Dans la mer atténuée du ciel
les nuages sont des banquises
à la recherche des eaux tièdes.

Je me sens revenu vers les miracles
des premiers regards...
Les gamines de mon enfance
font fleurir en moi leur mystère,
la mer oubliée sur la plage
berce mes bateaux de papier
et je nie qu'un plaisir soit doublé d'héritage.
Autour de mon repos la mer est costumée
des soies bruissantes de l'été
et la brise apporte avec elle
le frisson chantant des forêts.

Si je ferme les yeux sous la tombée des feuilles
le pont ne sera plus qu'un radeau suspendu
que la main de la brise balance.

Mais qui pourrait aimer ces images paisibles
sans avoir entendu dans la hargne du vent
hurler en soi la peur ?

VI

Par-delà l'horizon mouillé
sous la tente bleutée du ciel
les élans frileux de l'automne
font la récolte de l'été
et dans les arbres dépouillés
qui ne sont plus que des perchoirs
tous les oiseaux devenus noirs
se multiplient en fruits brûlés.

Sur les champs rasés de leurs blés
l'herbe folle s'élançe et danse !
La mousse étend sa tendresse
en mantelets douillets
sur le deuil des arbres.

Doux et charmant automne
étouffant gentiment la sève.

C'était l'époque où mon aimée
revenait en ma vie
elle attendait que sur l'été
l'automne jetât son manteau d'or
mais les premiers froids l'emportaient.

Sous la tente bleutée du ciel
mon bateau continue sa route
vers l'hiver en marche.
Le pont n'est plus ce radeau suspendu
que la main de la brise balance.
La mer est un désert vivant
et c'est vainement que j'ai reposé ma fatigue.

NEGRO SPIRITUAL

Nous sommes la nuit des faces noires
 en marche vers la lumière
la nuit des faces noires
 qui montent vers l'aurore
Nous sommes les affamés
 du soleil de la liberté.

Nous tendons nos mains enchaînées
 vers la levée des roses
Nous tendons nos mains couleur de lune
 vers le paradis des roses
nos mains de nègres
 vers la saignée de l'espoir.

Nous cernons le bonheur des hommes
 qui se sont emparés du soleil
Nous cernons le bonheur lumineux des hommes
 dont la liberté nous néglige.

Nous voulons goûter au bonheur
 de la lumière des hommes dans la joie
Nous voulons marcher dans la lumière
 des hommes lumineux de joie
Et que soit oubliée la nuit de nos visages.

Nous voulons que la nuit de nos cœurs
 se dissipe
et que devienne lumineux
 notre corps
Nous voulons que s'illumine dans la joie
 notre corps de douleur
Notre corps semblable au vôtre.

LA NÉGRITUDE

Je suis le nègre
qui courait avec les marigots
vers les vaisseaux en grandes mâchoires d'espoir

Je suis le nègre
chahuté par l'océan qui menait
à la Nouvelle Orléans des mains blanches
en 1619

Et je suis aussi le nègre
de la colère du vent libre
sur les fantômes de poussière de Washington!

Je suis le nègre au cœur pilé dans les mortiers
où se rythme l'absence écrasée dans les grains

Et je suis aussi le nègre au sang meurtri
qui s'évade en clameurs!
car il est toujours prisonnier.

Mais aujourd'hui me voici devenu
l'esclave débordant du Mississippi
vers les nourritures des élus de Dieu

Je ris
de les voir trembler du silence
de nos troupeaux d'hommes

Et je viens piétiner leur peur à Congo Square!

Je suis le nègre de Storyville
et je fais du bruit pour oublier.

QUE SUIS-JE ?

Je ne veux pas choisir
entre ceux qui vécurent
dans l'imagerie des frontons
et ceux qui s'illuminent en révolte
drapés de couleurs arrogantes.

Je ne veux pas choisir
entre ceux qui condamnent
et ceux qui sont condamnés
car ne sont-ils pas tour à tour
innocents et coupables ?
victimes et bourreaux ?

Je ne veux pas choisir entre les vérités
façonnées d'illusions étant nées du langage.

Je ne veux pas trancher du juste et de l'injuste.

Je ne sais plus ce qui est bien
ce qui est mal
dans les fornications de l'orgueil
et du désir de vaincre.

La victoire a toujours raison.

Je ne voudrais connaître
que la vérité du sang
et son poids de honte dans l'absurde,
son poids d'impuissance,
son poids de désespoir
pour mieux crier mon désaccord
et pour que hurle ma souffrance.

Je me sens nègre et chinois
mongol et breton
et français tout ensemble

La couleur des drapeaux
toujours outrée
me rend aveugle et fou.

Je me veux libéré des couleurs
et de leurs frontières.

L'Humanité?
je la porte en moi dans mon sang.
Les hommes?
quelle affreuse imperfection.

Des méprisants vieillards de l'élite,
aux jeunes loups la haine aux dents
Tous dressés les uns contre les autres
en appétit que rien ne peut calmer

Tous promis à la vermine
qui les fera tous égaux.

Et les voilà
fourmis ailées lancées
à la conquête de l'espace
décrété terre des hommes

La Lune était un croissant pour votre faim
mangez-la!
La Terre n'en restera pas moins un caillou
perdu dans l'univers hydrocéphale.
La Terre n'est qu'une puce dans l'infini.

Politiques de la discorde je vous déteste!

Ambitieuses machinations de l'ombre
au détriment de la lumière,
dénigrements organisés,
verbiages peinturlurés du Mensonge,
équilibres de bulles de savon,
maladies honteuses du Pouvoir,
je vous méprise en bloc.

Je ne veux pas choisir entre vos uniformes
vos religions utilitaires
vos imageries historiques
vos justices nourries de vengeances.

Dans l'absurdité des confrontations
un soldat vaut un soldat
et tous les dieux se ressemblent.

La Justice est un ciel que vous profanez.

Je ne veux pas choisir
entre le contremaître
que condamne sa réussite
à n'être plus revendicateur en France
et l'ouvrier de Leningrad
qui devint commissaire du peuple
en Ukraine.

Je ne veux pas choisir
entre les tribus, les peuples,
les langues, les nations,
les façons de vivre.

La Droite, la Gauche, le Centre.
Et pas davantage les extrêmes.

Je veux rester libre de vivre
à la lumière de mon cœur
seul, s'il le faut
et les mains vides
rêvant à l'Humanité sauvée
des langages.

DIALOGUES DE MON AMOUR (fragments)

ELLE :

Parfois

*je jouais à la balle au mur avec des oiseaux
 J'équilibrais des éboulis sur ma tête
 par défi des bousculades
 et je buvais avec le vent tous les orages
 J'étais la joie dans son autorité...
 Je me dressais aux carrefours
 pour indiquer l'herbage
 où les fées maquillent la chance
 Ou bien j'étais l'Éloquence
 et le tumulte du monde m'habitait...*

Puis

*je devins une serrure qui veut prendre clef
 Ce n'étaient plus des oiseaux mais des clefs
 qui volaient de mes mains vers le mur
 et me revenaient en queues de comètes...*

Bientôt

*je me vis fugitive
 en des troupeaux massifs que j'insultais*

Ou bien

*chevauchant une poutre
 Et puis soudain j'ai crié ton nom
 Ton nom que je venais d'apprendre !*

LUI :

*Je dormais éveillé parmi les jeux
 Soudain
 tu taquinas mon visage avec un brin d'herbe
 et je te découvris
 vivante !
 Ton sourire se levait vers moi*

et je m'élevais avec lui vers le bonheur
 Nous avions des rails
 des horaires
 et des gares qui nous attendaient
 Le voyage s'imposait en sens unique
 et nous savions enfin l'utilité des départs !
 La foule s'ouvrait devant nous
 tel un fleuve heurtant un pilier de pont
 et les pneus criaient de joie dans les virages !
 Les pierres étaient des ballons pour mes pieds
 et j'étais le vainqueur
 qui prend enfin mesure de sa gloire

ELLE :

Ton nom
 que je venais d'apprendre
 m'attira sur un quai de gare
Le train de nuit se préparait
Les portières encadraient ton visage
 et l'horloge avait ton sourire
Ami
 n'essuie pas ainsi les vitres du train
Éteins les fanaux qui m'attirent
Noie dans la nuit les écriteaux menteurs
Je suis trop nue pour le voyage.

LUI :

J'ai crié ton nom dans l'écho
 et l'écho t'a libérée !
 De ta famille
 tu jaillis en étoile filante !
 Nous moissonnons les conventions et les méfiances
 nous enflammons ces herbes folles !
 A l'abri de ma force

ta fragilité s'épanouit
Je deviens l'arc en ciel
sous lequel
tes rêves vont enfin fleurir
Je multiplie tes floraisons
Nous brisons toutes les coquilles
Nous devenons deux évadés
gonflés de certitudes
car seul l'amour
peut devenir notre prison.

ELLE :

Amour

*je suis un nid d'oiseaux nouveau-nés qui chantent
Un nid d'oiseaux cherchant leurs ailes
sous la caresse encore incomprise du vent
Un nid qui se voudrait oublié
Je suis aimantée par ton ciel
La vie me paraît belle dans tes yeux
Mais la peur de vivre est en moi
Amour
aie pitié des oiseaux privés d'ailes.*

LUI :

Je te garde en mon cœur comme un oiseau captif
te plume
te rogne les ailes !
Tu ne fuis que par jeu dans la pluie des trottoirs
et je cours sur toi qui t'effaces
pour t'offrir en mirage
dix pas plus loin
Parfois
une auto te happe et t'emporte
dans l'univers de son pare-brise

mais tu renais nue
 dans les caniveaux
Tu ne fuis que par jeu
 car tu n'es libre que conquise
 et ta liberté m'appartient !

ELLE :

*Que les mots ne tournent plus
 en vol d'abeilles
 autour de moi
Ces mots meurtris par d'autres rencontres
Ces mots qui furent des clefs pour d'autres jeux
Que meure ta voix
 sur la main que je t'abandonne
Je ne suis pas encore à toi.*

LUI :

Avant toi
 les mots n'étaient que fruits verts
 éparpillés en jongleries
Et voici soudain naître en fusées
 des mots qui brûlent
Des mots nouveaux
 plus vieux que nous
 dont la saveur nous illumine
Des mots flétris qui ressuscitent
 afin qu'à notre tour nous naissions au printemps
Amour !
 je prends enfin conscience de ma voix.

PAR-LÀ L'ÉTERNITÉ

Éclatez brasiers de l'étreinte sous la suie
et que s'arrache des amarres
le monde affamé des envies.

Rien n'existe hors de toi femme de mon désir
le Passé bascule en sa perte
l'île déserte va fleurir.

Que ton nid s'ouvre au rayon dardé qui le cherche,
que l'univers s'efface en nuit
pour que flambe en toi ma recherche.

Tout s'émerveille enfin sous la fusée charnelle
qui pourfend le ciel éclaté
et fait jaillir en nous des ailes.

L'éternité se renouvelle en nos deux morts,
éclatez! soleils de démence,
jouissances que la douleur mord!

Sur le triomphe humain l'ouragan crève en neige
et nous renaîtrons deux pantins
en partance dans deux manèges.

Malgré l'œuvre imparfait sois bénie fleur de feu
qui magnifie ma fulgurance
et me permet d'entrer en Dieu!

PASSANTES139^e

C'était l'époque où dans le vent
les feuilles mortes en tombant
ont des plaintes d'agonisants...

J'avais une canne de rêve
et je cherchais ma Geneviève
comme un arbre cherche sa sève,

Le vent poussait vers moi la nuit
et sur les abords de minuit
ma faim put s'emparer du fruit.

Un fruit naissant parmi la mousse
telle une oasis dans la brousse,
un joyau noir hors de sa housse.

Mais l'automne avait des regrets
de perdre ainsi son alphabet.
La nuit referma son coffret.

C'était l'époque où dans le vent
j'avais trouvé ma Geneviève
sans pouvoir me saisir du fruit
qui aurait clos mon alphabet.

Les feuilles mortes en tombant
ont des plaintes d'agonisant.

SANS CONSISTANCE

Femmes de ma tendresse évadées
Femmes qui restez des proies
 mais n'êtes plus pour mon désir
 qu'inaccessibles damnations
je me vieillis de vous

Femmes dont les formes parlent
 un langage qui me veut sourd
Femmes dont le dédain fait ma faillite
Femmes accumulées dans mes silences
 et dont la flamme brûle en moi
je me vieillis de vous

Graines qui ne naîtrez plus de mes mains
 et dont les moissons m'échappent
Aurores dont l'indifférence m'ouvre la nuit
 et qui mourrez impénétrées
 ou mal serties
Aurores qui ne vivrez plus de ma lumière
je me vieillis de vous

Femmes avares gonflées de dons
Généreuses dont les mains sont prisonnières
 d'une vertu ou d'un devoir
Femmes en marche vers d'autres hommes
 et que le viol de mon regard
 ne trouble plus
je me vieillis de vous

Femmes emportées sur des cycles
 qui prenez le vent pour amant
Femmes dont les cheveux sont des sillages
 me voici pour vous devenu
 le fantôme d'un homme
je me vieillis de vous.

PRÉCÉDÉ D'OMBRES

En souvenir de Pierre Véry

La main de l'enfant se tend
vers une ombre qui la prend
La main d'un homme se tend
vers une ombre qui la prend
Nous marchons nous marchons...
Plaignez le long troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres

Des mains de l'enfant nouveau-né
l'enfant mûri prend le témoin
qu'il donne à l'homme de demain
et l'homme trouve devant lui
son moi vieilli qui lui succède
d'autres effigies de lui-même
jusqu'au vieillard du dernier cri
Nous marchons, nous marchons...
plaignez le lent troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres
le lent troupeau qui loin se fond
et toujours prêt se renouvelle
le Temps l'efface à l'horizon
mais l'enfant germe l'enfant germe
Nous marchons nous marchons
plaignez le lent troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres...
L'enfant crie qu'il ne veut pas vivre
et l'homme aussi crie dans l'enfant
et tous les cris s'oublient en cris
dans la marche du mouvement...
Nous marchons nous marchons
plaignez le lent troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres
la main se tend un homme tombe

et l'absent devient un enfant
qui vient bientôt combler le vide...
Le jour s'en va coiffé de nuit
la nuit s'en va coiffée de jour
nous marchons nous marchons
plaignez le lent troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres...
Des mains de l'enfant au berceau
l'enfant mûri prend le témoin
qu'il donne à l'homme de demain
et l'homme trouve devant lui
son moi vieilli qui lui succède
d'autres effigies de lui-même
jusqu'au vieillard du dernier cri...
Nous marchons nous marchons
plaignez le lent troupeau des hommes
toujours précédés de leurs ombres
car vient le temps des mains tendues
vers une ombre qu'on ne voit plus
On a porté se transformant
de relayeur en relayeur
le don malingre de la vie
mais vient le temps où l'ombre est morte.

(1960)

QUESTIONS DE MA CHATTE

A quoi penses-tu ma Siamoise
à la fois lionne et biche et chatte
en statue figée dans la grâce
au seuil de l'éternel silence
dans les rigueurs de l'Absolu ?

Présente entre deux absences
tes yeux me fixent longuement
dans leur attentive fierté
d'être deux étoiles bleu-de-mer
douées du pouvoir de parler.

Que tu puisses devenir squelette
toi si pure et si magnifiée
est une injuste conséquence
des faims domptées de la Nature
dans la création condamnée.

Au rythme sournois de l'usure
nous glissons dans la pénitence
de la déchéance imposée
et nos yeux s'éteindront bientôt
sans avoir saisi la lumière.

Si les saisons se renouvellent
de quel hiver notre printemps
pourrait-il espérer renaître ?
Qui viendra justifier nos vies
dans la nuit soudain décisive ?

Face au regard tendu vers moi
de ma siamoise en attente
d'une explication de la vie
je n'ai qu'un sourire pour réponse.
Pour moi la VIE fut un voyage
qui va bientôt se terminer.

(10 novembre 1992)

FIN DE RÈGNE

Parfois j'entends venir à moi
les tintamarres lointains d'un bal
qui cherchent à me cerner

Bouffées de nuit bouffées de jour
elles déferlent

Chancelant je ne suis plus
que le corps usé d'un vieil arbre
assailli par le vent

D'autres fois
le tumulte s'apaise
dans le murmure d'un aveu
qui glisse telle une caresse
au long sillon de mon sang
et mon corps accepte l'appel

Je m'imprègne de la fatigue
d'un nageur au bout de l'effort
qui mollement s'affaisse
dans la faillite du repos

La pulsation des images
ne fait plus chanter le silence
Je deviens feuille morte
chagrin des fleurs fanées
agonie des braises
éclair trop vite aboli

L'infini se confond
L'immensité me dépeuple.
En moi la vie devient
la silhouette d'un passant
qui n'a plus de mémoire.

Sur l'horizon je flotte
peuplé de désirs malsains
Le vide en moi se réfugie

Mes rêves sont fleuris de seins
dont les pointes en forme d'arme
m'interdisent la possession

Je ne suis pourtant qu'une proie docile
pour l'ambition des tendres mains
qui voudraient calmer mes alarmes

Mais tout n'est vraiment qu'illusions

Très lentement je m'achemine
vers le cimetière des envies
dans l'impuissance à féconder
les fleurs charnelles de la vie

Ce n'est plus qu'un corps endeuillé
qui fatalement s'achemine
vers la tombe du verbe aimer
Mon sang vainqueur s'est endormi.

(1991)

JUGEMENT DERNIER

Qui donc m'attend, le Diable ou Dieu ?
L'étoile au bout du môle
qui plonge dans la mer scintillante une épée
verte ici et là-bas tremblante
une épée rouge
Est-ce toi, jugement dernier ?

Que me veut-on ?
Que me veut ce silence attentif à ma vue ?
N'étais-je pas mort-né dès l'origine ?
Les voix du sang
et celles des passés triomphants
criaient en moi depuis longtemps ma mort.

Qui donc est là, le Diable ou Dieu ?

Devant moi
la Vie devient-elle créancière ?
Mais que puis-je donner que je n'aurais reçu ?
La fin est toujours à recommencer.

Chinoises qui marchiez sur des moignons
vers des jongleurs d'étoiles,
Négresses qui tendez vos lèvres
transformées en sébiles,
Lépreux aux clochettes de honte,
Infirmes hypertrophiés de la douleur
et vous des camps maudits de la concentration
mes foules vivantes de squelettes
qu'allez-vous recevoir en échange ?
Quel Diable ou quel Dieu
vous ouvrira ses bras ?

Tous ces bonheurs passés à la tondeuse
ces promesses aux mains coupées
ces visages peuplés d'horreur

ces vagabonds dépouillés
qu'allez-vous en faire ?

Ils ne surent pas donner du poids à la fumée
car vous les avez créés superfétatoires
imparfaits, dangereux, dominateurs
nus dans le doute et les nécessités de vivre

Quel Diable ou quel Dieu viendra les justifier ?

Au pays noir où l'avenir est sans visage
que pouvons-nous attendre ?
Dieu a le Diable en Lui.

Dieu est un grand malade.

(1992)

TU N'EMPORTERAS RIEN AVEC TOI

Homme,
qui que tu sois
tu n'emporteras rien
avec toi.

Homme inhumain par habitude
ou par conviction,
Abel façonné par la vie
en Caïn pour les carnages,
quand donc jetteras-tu
tes masques de peinturlures
tes lauriers de prédateur ?

Tu n'emporteras rien
avec toi

Rien n'était urgent dans la vie
mais tu fus toujours pressé d'écraser
quiconque se mouvait dans d'autres couleurs.

Couleurs de peau, couleurs d'idées,
couleurs de tous les drapeaux coupables,
couleur des uniformes truqués.

Tu n'emporteras rien
avec toi

Iraniens, Irakiens, qu'espérez-vous
sur vos champs puants de pétrole ?
Israéliens, Palestiniens,
n'étiez-vous pas du même sang ?

Et vous mes Africains,
mes rois nègres, mes nomades
des sables quadrillés par les Blancs
pourquoi jaillir en ennemis
hors du feu chantant de vos danses ?

Vous n'emporterez rien
avec vous.

O mes peaux Rouges de l'enfance
mes Arméniens de la vengeance,
peuples bafoués et méprisés
et vous! coffres-forts de l'aisance
vous n'emporterez rien
avec vous.

Est et Ouest dressés
en face à face dérisoire
où donc prenez-vous vos points cardinaux?

Vous n'emporterez rien
avec vous.

Policiers et soldats victimes
des voix de l'anonymat,
peuples mal soumis des usines
et vous, mes clochards de la vie
vous n'emporterez rien avec vous.

Hommes déchirés de races
et de convictions ennemis,
Hommes drogués, saoulés d'argent
dans la fermentation des convoitises,
qui donc pourrait vous pardonner
dans l'au-delà?

Vous n'emportez rien
avec vous.

Que tu sois né du Christ ou de Lénine
de Mahomet ou de Bouddha
ou d'un ventre mal défini
tu n'emporteras rien
avec toi.

(1990)

Quelques fables

LA GIRAFE ET LES DIFFÉRENCES

Une girafe très distinguée
avait une mauvaise idée
sur la longueur de son cou
dont elle avait le dégoût

Il était tantôt trop long
tantôt en colimaçon
intelligent ou stupide
ou raide comme un bâton

C'est pourquoi elle s'en alla
questionner un éléphant
dont la trompe de pacha
gigotait allégrement

- Toi, tu as beaucoup de chance
lui dit-elle tout d'abord
ta trompe est une providence
tes cornes sont des trésors
Moi si je veux brouter l'herbe
mes jambes doivent s'ouvrir
mais toi tu restes superbe
trionphant comme un fakir.
Pour les incendies de brousse
quand tout le monde a la frousse
ta trompe a la renommée
d'être un bon sapeur-pompier

- C'est vrai que j'ai cette science
dit l'éléphant très surpris
mais ce sont les différences
qui justifient notre Vie.

(1999)

UNE GRENOUILLE S'AMUSAIT...

Une grenouille qui régnait
sur un ruisseau qui chantait
rêvait à la certitude
qu'elle était née sur la Lune
Tel un clown qui s'amuse
elle multipliait les ruses
pour séduire les hannetons
qu'elle avalait sans façon

Elle était toujours en fête
gigotant dans des pirouettes
qui faisaient rire les canards
et se tordre les lézards

Mais les grenouilles ses sœurs
la traitaient en dictateur
si bien qu'un jour d'allégresse
elles devinrent des tigresses

La cernant dans les roseaux
elles sautèrent sur son dos
pour mieux lui rogner les pattes
et ses palmes d'acrobate

Aussitôt au bord de l'eau
se fanèrent les roseaux
et devant un tel abus
le ruisseau ne chanta plus.

Si vous voyez les grenouilles
s'amuser à jouer aux clowns
laissez-les s'empanacher
il n'est bon que de chanter.

HÉRISSON, CHAT, MULOTS

Un hérisson lourd et pesant
était devenu le compère
d'un chat qui croquait les mulots
et ne lui laissait que poussière.
Il en était fort mécontent
si bien qu'un soir il décida
que mieux valait chasser tout seul...

Et le voilà guettant les trous
où les mulots faisaient jousjou
si bien qu'une nuit un jeunot
s'empala sur sa panoplie
de pique-pique me voici!

Le hérisson grogna de joie
– Je vais faire un repas de roi!
pensait-il tout en emportant
le mulot cloué sur son dos.

Mais un chat qui passait par là
s'en empara d'un coup de griffes
pour le dévorer à son aise
et ne laisser au hérisson
qu'une odeur de gibier dans l'herbe...

Ah! le vilain chat que voilà.

UN KANGOUROU COLLECTIONNEUR

Les prenant pour grains de café
qu'il espérait vendre au marché
de la Réserve zoologique
de Saint-Vrain où il habitait
un kangourou collectionnait
dans sa poche resplendissante
des coccinelles complaisantes

Il voulait imiter les hommes

- Comment broyez-vous le café?
demandait-il aux chimpanzés

Ne récoltant partout que rire
il ouvrit brusquement sa poche
pour confondre les ricaneurs

Aussitôt surgit un nuage
de coccinelles émerveillées
dont la beauté bouleversa
toutes les bêtes

Le kangourou fut acclamé
car on crut qu'il avait agi
par respect de la liberté

UNE LANGOUSTE ÉTAIT AMOUREUSE

Près des rochers de Douarnenez
une langouste était éprise
d'un loup de mer de grande race.

Ce fut un concert de Ho-La!
Cent poissons les montraient du doigt.

Puis tous enfin les admirèrent
car le spectacle qu'ils offraient
l'un sur l'autre en caracolant
était vraiment sensationnel.

Mais un matin plus de langouste
car elle était née infidèle
sachant prendre mais sans donner.

Fort attristé le loup de mer
se mit quand même à la chercher
et très vite, mais quelle horreur!
il la découvrit prisonnière
dans un casier de marinier
sur un haut-fond des mortes eaux.

– Que fais-tu là ma bien aimée
ce piège est trop grossier pour toi.

– Je le sais bien, dit la langouste
mais le pêcheur est beau garçon.

Tout d'abord le loup de mer
crut à une plaisanterie
mais le casier disparut
emportant sa bien aimée.

MÉSANGE ET PIGEON

Dans un bec qui caracole
un pigeon avait gobé
une graine de tournesol
qu'il ne pouvait avaler

Complaisante une mésange
accourut à son secours
elle aimait jouer aux anges
une façon de dire bonjour

Bec à bec on pouvait croire
que l'amour les unissait
mais c'était contradictoire
et vraiment par trop simplet

Car dès qu'il fut libéré
le pigeon s'encoléra
et il foutit la raclée
en veux-tu et en voilà
à la mésange affolée

Sapristi de sapristi
à quoi sert d'être poli ?

UN RECTANGLE

Un rectangle se voulait carré
ce qui l'obligeait à maigrir
il se mit à réfléchir
pour découvrir un procédé
capable de réajuster
la démesure de ses flancs...

Et le voilà glissant glissant
se retournant de droite à gauche
tant et tant, tant et tant et tant
qu'il ne parvint qu'à s'arrondir !

En découvrant qu'il était rond
le rectangle voulut mourir.

C'est pourtant bon d'être un ballon
lorsqu'on s'envole vers le ciel
mais s'il faut être honoré
par de violents coups de pied
il vaut mieux rester carré.

UN RATON-LAVEUR

Un raton-laveur scrupuleux
cherchait à justifier son nom
en fréquentant le bord des mares.

Un matin d'orage au repos
il rencontra sous la feuillée
un escargot la mine en pleurs.

– Un cochon m'a éclaboussé
en se roulant dans son fumier,
dit le pauvre fort mal à l'aise
et me voilà défiguré!

– Ne suis-je pas raton-laveur ?
répondit le rat scrupuleux
je vais lessiver ta coquille.

Mais le raton qui voulait plaire
n'avait de laveur que le nom
il escraboilla l'escargot
Car il n'était qu'un salaud!

Revue de presse

SUR L'ARC-EN-CIEL DE MA VIE

Divisée en 7 chapitres thématiques, cette somme poétique rassemble des dizaines de poèmes écrits sur plus de 60 ans. Or, ce qui est ici le plus étonnant, c'est de relever la profonde unité de ton et d'allure de cet ensemble. Certes, quelques textes sont datés, mais il est impossible, même au plus parfait lecteur de Béarn, de retrouver les dates d'écriture. On y trouve aussi bien des poèmes d'amour que des poèmes engagés, d'autres centrés sur le monde du travail ou sur des faits historiques. On est surpris de découvrir à chaque page l'immense appétit de vivre qui a toujours animé Béarn, ainsi que sa boulimie d'espaces et de rencontres. Au-delà de la richesse poétique de ce beau livre au titre superbe, se révèle une énergie peu commune, faite du refus des facilités, de révolte et de colère. « *Je souffre en ma santé des maladies humaines* » déclare-t-il face aux errements et aux erreurs de l'homme actuel, soumis à « la dictature des chiffres ». Au bout du compte, le bilan de la page 232 n'est guère fameux, mais toute la force de la poésie consiste à « *nous découvrir éveillés/toujours sceptiques, mais vivants* », pour que renaisse chaque jour et pour chacun l'arc-en-ciel de l'espoir.

Georges Cathalo (*Rétro-viseur* N° 76)

Humaniste à sa façon, fabuliste à sa manière, poète à tous crins et selon les circonstances, on ne peut lui reprocher d'être resté sans voix face aux cruautés de la vie. Il a, certes, suscité des sentiments divers, allant de l'admiration sans faille à ce qu'on pourrait appeler de la détestation. Mais jamais, le créateur du "Mandat des poètes" ne laissa indifférent, et la place qu'il occupe dans la poésie contemporaine n'est pas négligeable. Il m'est certes difficile d'effectuer un choix dans l'abondance même de ce livre débordant de trouvailles, d'amours, de colères et de sourires, et pourtant ces quelques lignes m'ont

retenu et je les soumetts à l'appréciation de mes lecteurs « *Je ne veux pas choisir/entre les tribus, les peuples,/les langues les nations/les façons de vivre/La Droite, la Gauche, le Centre/Et pas davantage les extrêmes./Je veux rester libre de vivre/à la lumière de mon cœur/seul, s'il le faut/et les mains vides/rêvant à l'Humanité sauvée des langages* » Ainsi en soit-il, Pierre !

Jehan Despert (*Rimbaud Revue*, 1999)

Des « couleurs intimes » aux « couleurs crépusculaires » en passant par les « couleurs d'usine » et les « couleurs de mer », c'est presque 80 ans d'écriture que brasse ce recueil des poèmes d'un homme qui fut aventurier, pratiqua de petits métiers, fit la guerre, fut marin, journaliste et libraire selon les saisons d'une vie plutôt bien remplie. Son écriture, bien sûr, en porte témoignage, comme celle d'un Cendrars qu'on ne peut s'empêcher d'évoquer. Elle est directe, charnelle, nourrie de l'expérience personnelle et des images du monde, mais aussi engagée (contre le racisme, très tôt), volontiers ironique ou satirique et bien sûr bourrée d'émotion jusqu'à la gueule. L'ensemble de l'œuvre de Pierre Béarn a été couronnée par l'Académie française.

Michel Baglin (*La Dépêche du Midi*)

C'est une vie bien remplie que celle de Pierre Béarn qui occupe une place enviée dans la poésie d'aujourd'hui. Ceux qui fréquentent les allées du Marché de la Poésie de la place Saint-Sulpice à Paris ont pu le voir, ces dernières années, dédicant, dans son propre stand, les multiples ouvrages que sa déjà longue existence lui permit d'engranger avec le bonheur que l'on sait. Chacun des visiteurs ayant droit, sur la page de garde du livre choisi, à ces drôles de petits bonshommes qui accompagnent ses signatures chaleureuses.

Gros pavé de 300 pages, ce premier tome (deux autres sont annoncés) de *L'arc-en-ciel de ma vie*, emprunte un itinéraire fantaisiste qui se joue de la chronologie. Si d'entrée de jeu, Pierre Béarn nous confie un poème écrit en 1911 alors qu'il avait, pré-

cise-t-il "huit ou neuf ans", les pages suivantes révèlent des textes rédigés en 1980/1994 et si, schématiquement, il reprend tout au long de ce livre des plaquettes publiées en 1953 (*Couleurs intimes* et *Couleurs d'ébène*), en 1962 (*Couleurs de mer*), il n'hésite pas à inclure des pièces récentes au gré de son inspiration, jusqu'à cet ultime *En marchant vers le jugement dernier* qu'il accompagne de ces étranges petits dessins, précédé d'un "Demain? "rédigé en... 1998.

Pierre Béarn, c'est une trentaine de recueils de poèmes, des romans, des essais, des anthologies, mais aussi des rencontres, des émois, des couleurs. Robert Sabatier écrira de lui que son "beau parcours" est "une exploration passionnée de la vie devenue poème". Et il est vrai que ce petit homme énergique au regard clair a su bâtir une œuvre à l'image de sa vie avec ses espoirs et sa solitude, ses colères et ses horizons multiples.

"Mais nous sommes toujours dans la nuit
un peu de nuit qui se déplace"

L'Arc-en-Ciel de Ma Vie a les audaces de l'authenticité, les fantaisies de l'imaginaire, le pouvoir magique des mots.

(Jean Chatard/*Le Mensuel littéraire et
poétique* de Bruxelles)

Pierre Béarn :

le plus célèbre slogan de Mai 68

Le poète et ancien libraire Pierre Béarn qui aura 96 ans le 15 juin prochain risquait de passer inaperçu au moment de la célébration de la révolte étudiante de Mai 68. C'est pourtant lui l'auteur du fameux slogan « *Métro, boulot, dodo* » que les insurgés inscrivent sur les murs de la Sorbonne avant qu'il ne fasse le tour du monde. « *Depuis ma librairie de la rue Monsieur-le-Prince, dit-il, je suivais l'évolution de la situation. Au Théâtre de l'Odéon, j'avais été hué par les étudiants après leur avoir déclaré qu'ils étaient des gosses de riches et que les ouvriers ne les soutiendraient pas. Ayant moi-même été à l'usine à l'âge de 14 ans, je pouvais en parler en connaissance de cause. A la suite de mon intervention, le poète marocain Khair-Eddine est entré comme un fou dans ma librairie. Il a exigé que je lui trouve un poème pour convaincre les ouvriers de chez Renault de rejoindre le mouvement. Je l'avais sous la main. En l'occurrence, un extrait de mon recueil Couleurs d'usine paru chez Seghers en 1951. Il se terminait par ces quatre vers : "Au déboulé garçon pointe ton numéro/pour gagner ainsi le salaire/d'un morne jour utilitaire/métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro". Tiré à deux mille exemplaires, on le distribua à la foule et dès le lendemain le slogan "Métro, boulot, dodo" faisait son apparition sur les murs* ». Longtemps, certains l'attribuèrent à Jacques Prévert. Il fallut que Pierre Béarn proteste vigoureusement pour que le plus célèbre slogan de Mai 68 lui revienne définitivement.

Jacques Pessis et Jean-Claude Lamy
(*Le Figaro* 13/05/1998)

Entretien avec Pierre Béarn

(EXTRAITS)

Propos recueillis par Jacques-François Dussottier
et parus dans *La Revue de S. et M.*

Comment définissez-vous la poésie ?

La poésie de demain se doit d'être humaine... La poésie est comme l'amour, elle n'est vivante que si elle est basée sur les trois éléments majeurs de la vie l'esprit, la chair, l'âme. Ne tenir compte que du cerveau est une erreur désolante et absurde. Par ailleurs, il ne faut jamais considérer le premier jet comme définitif. Ce n'est là qu'une mise en route, un brouillon. Boileau avait raison : « Sans cesse sur le métier remettez votre ouvrage ». La poésie a tout intérêt à redevenir humaine. C'est le meilleur moyen de se rapprocher du public. Moi je suis un poète résolument humain. Si je suis mal considéré (me dit-on), c'est parce que j'écris en clair et que tout le monde peut me comprendre ! La bonne blague ! Si vous n'écrivez que pour vous pourquoi se préoccuper de publier ? Moi, j'écris pour les autres. Je raconte ce que j'ai vécu, à quatorze ans, dans mon sang. La mer ? J'ai commandé le dernier chalutier qui évacua l'armée française à Dunkerque. L'Afrique ? J'ai vécu sa vie au ras du sable. L'amour ? J'ai été un séducteur, c'est vrai, comme en témoignent les 147 portraits de mes *Passantes* qu'illustrèrent Tamari, Zadkine et Yves Brayer, mais je ne suis pas un don Juan. Ce grand Seigneur méprisait les femmes. Pas moi.

Quel est l'état de la poésie actuelle ?

Quand un poète débutant m'envoie sa première plaquette, il n'attend de moi que des compliments, alors que je ne lui offre que quelques conseils, dont il a grand besoin. Bien peu de poètes ont pris en compte la vie qu'ils subissent actuellement, ils continuent de parler de leurs rêves, de leur quotidien, de la

nature, etc. ou bien ils subissent le langage amphigourique à la mode, celle des « masturbés du cerveau », c'est-à-dire ceux qui prétendent avoir découvert ce qu'est vraiment la poésie. De l'abstrait, de l'illisible.

L'écriture poétique est-elle un don ?

Comment savoir ? Je crois que c'est un don, parce que j'ai écrit dès l'âge de neuf ans, lorsque j'étais à l'école communale, j'avais besoin de m'exprimer, mais j'avais tout à découvrir, j'étais impressionné par le monde dans lequel je vivais. Est-ce que cela vient tout seul ? Je crois que oui.

Selon vous les poètes sont-ils des marginaux ?

Bien entendu, ils sont tous marginaux, d'abord parce qu'ils ont une âme. Quand je vais dans les écoles (j'ai fait une centaine de classes, dont trois « troisièmes » au Lycée Montaigne), je dis toujours aux jeunes « Vous avez une âme, il faut la défendre contre la robotisation ». Mes fables, que les grands éditeurs refusent d'éditer amusent beaucoup les gosses, ils sont passionnés par mes fables. Donc qui a raison ? Certainement eux !

Placez-vous la poésie comme un passe-temps ou un besoin ?

Ce n'est pas un passe-temps, mais un besoin, une sauvegarde, un médicament contre les saletés de la vie, les tracas, les lâchetés du monde entier, c'est une sorte de refuge où l'on peut s'exprimer, où l'on se découvre soi-même. L'art d'écrire ou le besoin d'écrire, cela vous oblige à chercher en vous ce que vous avez de meilleur, ou de plus mauvais, pourquoi pas ?

Quels conseils donneriez-vous à un jeune poète débutant ?

De rester modeste, de se relire à voix haute, car à ce moment-là, les imperfections vous choquent l'oreille. La musique des mots, c'est cela la poésie, il y a des mots qui se prononcent mal quand on se relit à haute voix. Se regarder devant une glace, à la rigueur. A ce moment-là, tout peut changer, et ce qui peut changer ne peut aller que vers la perfection. C'est un travail, la poésie. Il y a l'inspiration bien entendu, il y a aussi le talent, la poésie est un métier ! Chez moi, c'est devenu un métier ; je suis un artisan des mots, des sons, de la musique.

Entretien avec Pierre Béarn

(EXTRAITS)

Propos recueillis par Éric Dussert
et parus dans *Le Matricule des anges* N° 26

En 1935, vous êtes devenu libraire, cette profession a dû favoriser les contacts ?

J'ai tenu ma librairie pendant plus de cinquante ans. Je n'étais pas présent tous les jours parce que j'avais la passion du voyage mais ma librairie fonctionnait grâce à mes vendeuses et à ma femme. Quand j'étais là, j'ai connu beaucoup d'écrivains : Camus à qui j'ai fait des vitrines, Éluard... Aragon avait une véritable vénération pour moi. Si un surréaliste entendait ça, il serait atterré ! La dernière fois qu'il est venu bavarder chez moi, il est resté une demi-journée. Il avait une élocution extraordinaire. Comme Mac Orlan, Aragon avait une œuvre orale qu'on ne soupçonne pas. Si j'avais pu enregistrer ça !

Que gardez-vous de ces rencontres ?

J'ai profité de tous les grands hommes du XX^e siècle que j'ai écoutés. J'ai vécu avec tous ces gens qui, sans le savoir, m'ont laissé beaucoup d'eux-mêmes. Ce mélange fait que je suis devenu une espèce de phénomène qui étonne les médecins. Ils n'arrivent pas à comprendre comment à 97 ans j'ai encore une telle vitalité, une telle lucidité, une telle facilité à écrire.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'écrire des fables ?

Ça m'est venu comme ça. Valéry disait « le premier vers vous est donné ». Cette phrase définit très bien l'imagination : elle ne vous appartient pas, pas plus que vos réflexes qui se manifestent malgré vous. Si je suis passé deux fois en correctionnelle pour coups et blessures c'est parce que je suis un impulsif et que l'injustice me met dans des colères folles. Maintenant je

me suis un peu calmé. Mon côté viril est épouvantable à la vérité car je suis capable de tuer. Je ne l'ai jamais fait.

Vos victimes étaient des critiques littéraires ?

Deux chauffeurs de taxi et un gars qui m'avait bousculé dans la rue.

...

Votre entrée dans la collection *Poètes d'aujourd'hui* de Seghers semble masquer votre œuvre en prose. Quelle a été la réception d'un roman comme *L'Océan sans espoir* ?

Ma réputation de romancier c'est zéro. *L'Océan sans espoir* est un livre pour lequel Malraux et Mac Orlan avaient une grande admiration. Emile-Paul l'a édité mais il est mort trois semaines après. Sa maison a fermé et le stock a été pilonné. C'est un bouquin mort comme s'il n'avait pas été écrit. Et puis je me suis surtout soucié d'un tas d'autres choses. Surtout de l'œuvre des autres d'ailleurs. Pendant 48 ans je me suis occupé du Mandat des poètes (fonds de ressource créé par P. Béarn en 1950. NDLR). ce qui me prenait un mois par an. J'ai été producteur durant six ans à la radio où j'ai parlé des poètes français. J'ai collaboré pendant vingt-trois ans à la presse suisse avec un article par semaine sur les livres français. Et je suis considéré comme un "Moi je" parce que j'ai publié seul 64 numéros d'une revue qui s'appelle *La Passerelle* (fondée en 1935, NDLR). J'y ai parlé d'un tas de gens d'ailleurs, mais ça, on l'oublie.

...

Vous avez qualifié votre attitude de « scepticisme viril ». De quoi s'agit-il ?

Je suis fataliste. Je passais pour un crâneur parce que je suis resté debout toute ma vie. Ce n'est pas une histoire de bravade mais ça m'emmerde de me coucher, voilà tout. Je suis un solitaire qui s'ouvre au monde mais qui refuse d'être victime. Je ne suis victime que de mes genoux. Et encore, je les dompte.

**PIERRE BÉARN
ET SON SIÈCLE**

- 1902** 15 juin naissance à Bucarest, Roumanie
- 1903** Août : arrivée à Paris, 9 rue de Tocqueville, XVII^e
- 1904** 20 janvier : naissance de Gilberte et de Olga, ses soeurs.
Juillet : mort d'Olga.
- 1907** Octobre : naissance de Lucienne, troisième soeur.
- 1908** Installation 174 boulevard Voltaire, à Asnières.
- 1911** 16 rue du Roi-d'Alger, Paris, Premiers vers en argot.
Ecole primaire, rue Championnet
- 1912** Première fugue.
Naissance de Roger, son frère.
- 1913** Décembre installation 7 rue Voltaire, à Saint-Ouen.
- 1914** Fin juin : restaurant *A l'ami Louis*, 36 avenue de Malakoff,
Paris XVI^e
- 1915** Juillet : rencontre de Pierre Véry.
- 1916** 27 juillet suicide du père.
- 1917** Ouvrier mécanicien (taxis G. 7 à Levallois-Perret)
- 1920** Equipier du « Gros Caillou sportif ».
- 1921** Courses cyclistes, avec Pierre Véry.
12 mai : décès de sa mère.
- 1922** Mai : départ avec Pierre Véry pour les Indes.
13 juillet : engagement dans la Marine de guerre.
Octobre : Constantinople; chiffreur de l'amiral Le
Vavasseur, sur le cuirassé Jean-Bart.
- 1923** Quartier-maître timonier de la division navale du
Levant, à Beyrouth.

- 1924 Quartier-maître instructeur de l'école des mousses, à Brest.
- 1925 Retour à Paris.
Rencontre d'André Breton.
Décembre : exposition de fusains à la galerie du Zodiaque.
- 1926 Première oeuvre publiée; Revue *Mysticisme* (deux numéros).
Rencontre de Mac Orlan.
Rencontre d'André Salmon.
- 1927 Rédacteur gastronomique à la *Semaine à Paris*
- 1928 Rencontre d'André Billy.
Rencontre d'André Maïraux.
Rencontre de Cursnonsky.
- 1929 *Paris-gourmand* (Gallimard).
Rencontre de Marcel Arland.
Critique d'art à *Paris-Presse*.
Critique gastronomique à *Paris-Soir*.
- 1930 *Vie de Grimod de la Reynière* (Gallimard).
- 1931 Chroniqueur gastronomique à *A Paris*.
- 1933 Installation à la Bouquinerie du Zodiaque, 52, rue Monsieur-le-Prince, Paris VI^e.-
- 1935 Mariage avec Françoise Hekking, fille du compositeur.
- 1937 *L'Agonie du Suffren* roman (Nouvelles éditions latines).
- 1938 Installation de la Librairie du Zodiaque, 60, rue Monsieur-le-Prince, Paris, VI^e.
- 1939 Décembre. Mobilisé à Cherbourg.
- 1940 Bourse nationale des voyages littéraires (sur manuscrit de *Mains sur la mer*).
4 juin : commandant d'un chalutier d'évacuation, à Dunkerque, etc.
Juillet : Camp de concentration d'Aintree, à Liverpool.
Prisonnier des Anglais avec 20 000 autres marins français.

- 1941** Mars : *La Dernière nuit de Dunkerque* (N.R.F.).
Première plaquette de poèmes *Mains sur la mer* (Flory).
De Dunkerque en Liverpool, journal de guerre (Gallimard).
Si lâches dès le matin, roman de mœurs (Flory).
Rencontre de Gabrielle Messant chez Mac Orlan.
- 1942** Rencontre à Rochefort-sur-Loire de René-Guy Cadon
Bouhier, Bérumont, Méningaud, Jegoudez, Adam.
- 1944** *Maraudeuse de mon chagrin*, poèmes (Cahiers de Champagne).
Mort de Bob Hekking sur les barricades de la place
Saint-Michel
- 1945** *Voyage au pays de la Manie* (Pavois), illustré par Ray Bret Koch.
Mariage avec Gabrielle Messant.
- 1946** *Jean-Pierre et la Navigation*, roman éducatif (Pavois), ill.
Hekking.
Les Oiseaux sont ivres, nouvelles (Pavois).
L'Océan sans espoir, roman fantastique (Emile-Paul).
- 1947** *Misères*, nouvelles (Arc-en-ciel).
- 1948** *Magazine de la mer* (Radio).
- 1949** "Le Point de vue du libraire"
(*Gazette des Lettres*), 21 articles.
- 1950** *Douze minutes avec un poète* (Paris-Inter),
Fondation du Mandat des Poètes.
- 1951** *Couleurs d'usine*, poèmes (Seghers).
Poètes et chansonniers d'aujourd'hui, (Radio).
- 1952** *Couleurs de cendre*, poèmes (Seghers).
Attaché de presse de la Mission Africaine (février-août)
- 1953** *Couleurs d'ébène*, poèmes (Seghers).
Couleurs intimes, poèmes (rougerie).
Couleurs nocturnes, poèmes (Cahiers de Rochefort).
- 1954** *Poésie pas morte* (Radio).

- 1955 *L'Afrique vivante* (Fayard).
Couleurs de vent, poèmes (Cahiers de l'orphéon).
- 1956 *A la conquête de la mer* (Bourrelier).
Dialogues de mon amour, Printemps (Seghers).
- 1957 *Dialogues de mon amour*, Été (Seghers).
- 1958 *Dialogues de mon amour*, Automne et Hiver.
Dialogues de mon amour, quatre plaquettes sous emboîtement.
Critique poétique à *Arts*.
- 1959 *Cram-Cram du Niger*, roman exotique (Fayard).
Chroniques poétiques *Points de vue Images du monde*.
- 1960 *Paul Fort*, collection des Poètes d'aujourd'hui (Seghers).
Mars-avril : Exposition d'arts comparés (Nègre-Européen) à l'Hôtel-de-ville d'Abidjan.
- 1961 *Jean-Pierre et la Navigation*, nouvelle édition (Fayard),
illustrée par Jean-Paul Vroom.
- 1962 *Couleurs de mer*, poèmes (Rougerie).
Critique littéraire *Nouvelliste du Rhône*, à Sion (Suisse).
- 1963 Critique littéraire; journal *Des Mots*.
- 1964 *Passantes I* (illustré par Tamari (Zodiaque).
Jean-Pierre et la Navigation (collection de poche Voici).
- 1965 *Dialogues de notre amour*, 4 tableaux (Théâtre du Kaléidoscope, à Paris) mai-juin.
Refus d'héritages, poème (Audiothèque).
- 1966 *Passantes 2*, illustré par Zadkine (Rougerie).
- 1967 *La Poésie en France* (Revue *Art et Poésie*).
- 1968 "Metro boulot dodo" d'un poème de *Couleurs d'usine*
devient un slogan.
- 1969 *Couleurs éparses*, poèmes (Rougerie).

- Mon ami Pierre Véry*, préface aux oeuvres complètes (Edition Rencontre).
Premier numéro de *La Passerelle*, à rédacteur unique.
- 1970** Béarn devient président du Syndicat des écrivains.
- 1971** Publication en serbo-croate des *Dialogues de mon Amour*.
- 1972** *Hymne à la Bête masculine*.
- 1973** *Couleurs piégées* (poèmes), éditions Grasset.
- 1976** *Hymne à la Bête féminine*.
- 1977** *Dialogues de notre amour*, Editions Universelles.
- 1978** *54 Fables*, Editions Saint-Germain, coll. L'enfant, La Poésie Colloque à STRUGA (Macédoine), où il prédit dans un poème, aussitôt interdit, l'indépendance de la Macédoine.
- 1979** *48 Passantes* – Tome 3 (illustré par Yves Brayer), Grassin.
- 1981** L'Académie française couronne son œuvre entière ; mais il n'obtient que 4 voix lors de l'élection où il était candidat.
- 1983** *D'amour et d'eau claire*, recueil de poèmes, éditions Grasset.
- 1989** *La Bête*, roman érotique, éditions Ramsay.
- 1990** Le Président François Mitterrand lui accroche la Croix de la Légion d'Honneur, à l'Elysée.
Prix Jean Cocteau, en présence de Jean Marais et Vital Heurtebize.
- 1992** *Anthologie commentée de l'érotisme dans la poésie féminine*, éd. Pauvert/Terrain Vague
- 1994** *Les grands classiques* de Nathan incluent Pierre Béarn, comme seul fabuliste vivant, dans leur Album, parmi La Fontaine, Fénelon, Florian. Coll. dirigée par Alain Pagès. L'ensemble fut établi par Roger Berthet et Jean Michel Pottier.
- 1995** Grand Prix de Poésie de l'Académie française, présenté par

- Pierre Moinot, sous la présidence de Maurice Druon
184 fables, illustrées par Arfoll, éditions EDITINTER.
Prix Alfred de Vigny, sous les auspices du Maire et futur
président Jacques Chirac.
Aphorismes à lier, participation de Pierre Béarn, éditions.
Tirtoplan /Belgique, (50 exemplaires).
- 1996** *Trente fragments de foule marchant vers le jugement dernier*,
illustrés par l'auteur, EDITINTER.
« *Métro-boulot-dodo* », entretien de Pierre Béarn avec
Christian Denis, éd. Le Dé Bleu.
Mes cent Amériques, poèmes, éd. Les Dits du Pont.
- 1997** *Dix poignées de nouvelles fables*, illustrées par Arfoll,
éd. EDITINTER.
Dialogues de notre amour, poèmes illustrés par l'auteur,
cinquième éditions, EDITINTER.
Seul acteur du Film « *Pierre Béarn et la Macédoine* », dans le
cadre d'un film documentaire sur la Macédoine ancienne,
présentation officielle à la SGDL, et à l'Institut des Langues
Orientales, Paris.
- 1998** *L'Arc-en-Ciel de ma Vie*, tome I, des Œuvres complètes de
poésie, éd. EDITINTER
Prix Delmas de l'Institut de France
- 1999** *L'Arc-en-Ciel de ma Vie*, tome II, *300 fables d'aujourd'hui*,
illustrées par Arfoll, etc., EDITINTER
- 2000** Premier et Deuxième Cahier « *La Nouvelle Passerelle* », de
l'Association des Amis de Pierre Béarn.
Deuxième édition de *La Bête*, éditions Blanche, collection de
poche.
Troisième et Quatrième Cahier de l'Association des Amis
de Pierre Béarn, (toujours écrits par lui).
Commandeur des Arts et des Lettres (décerné par le
Ministère de la Culture).
- 2002** Cahier n° 5 des Amis de Pierre Béarn, « *La Nouvelle
Passerelle* ».
L'Arc-en-Ciel de ma Vie, Couleurs Charnelles, Tome 3, poèmes,
illustrations de l'auteur, éditions EDITINTER, 2002.

